Damian

Pompes funèbres, Tombeaux, Charges, Plaisanteries, Cris divers ;

En tout 1584 pièces, renfermées dans six porte-feuilles.

Nous n'entrerons point dans de plus grands détails sur les objets qui composent cette vente, puisque les Amateurs pourront les voir le matin des huit jours qui la précéderont ; et pendant la vente, de deux jours l'un.

Annonces, livres divers, &c.

Des personnes, amies de la vertu souffrante, viennent d'ouvrir une maison de bienfaisance, où il sera distribué des secours, en raison de leur famille et de leur situation :

Savoir :

Aux fournisseurs de tous les genres qui se sont ruinés au service de la république ;

ANECDOTE.

« Tout ce qui peut donner une de la civilisation des nouveaux enri ne doit pas être indifférent, a di journaliste ». Il le seroit bien mo selon moi, si tous ces messieur nouvelle fabrication, s'examinant le miroir de leurs ridicules, s'y t voient eux-mêmes assez ridicules rentrer dans leur premier état rendant à César ce qui apparti César ; mais ce qui étoit bon à p dre, est bon à garder ; et nous n vons pas espérer, dans le dix tième siècle, le succès que Mo n'a point obtenu dans le dix-sept Cependant..... Mais venons à anecdote.

En ce tems-ci, M. B,.... fit

Aux entrepreneurs qui, pour la besoin de nos armées, ont acheté des fournitures en *monnoie métallique*, et n'ont reçu du gouvernement qu'une somme pareille à leurs déboursés, en *assignats* ou en *mandats* ;

A tous ceux qui, chargés d'échanger des rescriptions contre du numéraire, sur-tout dans la Bretagne, ont tenu un livre exact de la hausse ou baisse hebdomadaire de ce papier-monnoie dans les départemens où ils l'ont trafiqué, et l'ont présenté, tel qu'il devoit être, à leurs commet-

mots suivans : *Quinze luis pour* *nte, pour un mois : demin les bons* *ont à 3 un cart.*

S'adresser, pour le ravoir, à M... tier, rue des Jeûneurs, n°. 120.

Un superbe jeu de Biribi, où se uvent toutes les boules, excepté le d'or, à vendre.

S'adresser, pour le Biribi, au Palais-il ; et pour la boule d'or, aux ci-s..... On trouvera leur adresse



Nous mangerons le monde et les Rois se tairont.

CASSANDRE,

OU

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET LA SITUATION ACTUELLE DE L'EUROPE.

AU CAIRE,

Et se trouve à Malte, Corfou, Zante, Céphalonie et A PARIS, chez les héritiers de BABŒUF et compagnie, cour du LUXEMBOURG.

JUILLET 1798.

CASSANDRE

OU

QUELQUES RÉFLEXIONS

Sur la Révolution française.

ÉPITRE LAMENTATOIRE

*A Monsieur le Baron de H**** Envoyé de**** au Congrès de Rastadt.*

A Mubl****, le 15 Juillet 1798.

MONSIEUR LE BARON,

Puisque vous voulez absolument des notes ; j'ai l'honneur de vous en adresser de très-longues. Vous me mandez que le tableau que je vous ai esquissé, a prodigieusement augmenté vos inquiétudes sur l'avenir ; hélas ! ce que je vous écris est peu propre à diminuer vos chagrins. Vous parcourez un labyrinthe qui vous conduira dans un abyme, et je vous plains d'autant plus que vous ne ressemblez pas à certains de vos collègues qui croient *pieusement* et *philosophiquement* à la loyauté de *Bonnier* et compagnie. Ces Messieurs ont l'air d'ignorer, qu'en janvier dernier, ils ont été dissous *in petto*, par le général *Augereau*, qui avoit

ordre d'improviser une république au-delà du Rhin. Ce fut, comme vous le verrez bientôt, un hasard heureux qui vous sauva. Le septembriseur *Méhée*, chargé d'ébaucher la nouvelle république, s'avisa de faire un *qui-pro-quo* à l'égard d'un certain *Hauffmann*, et le coup manqua; de là vinrent la disgrace d'*Augereau* et la mésintelligence entre *Barras* et *Rewbel*

Votre perte n'est qu'ajournée, et vous ne vous tirerez pas si heureusement de la prochaine fête révolutionnaire qu'on vous prépare, car les plans seront mieux faits.

Prenez donc votre parti, et croyez fermement qu'il n'y a plus de remède, et que la révolution fera le tour du monde.

Cette assertion paroîtra encore extravagante à nos philosophes diplomates et à ceux qui veulent naïvement la paix; mais, pour les convaincre, il faut leur repéter que d'un côté il n'y a que lenteur, tatonnement, quelquefois stupidité, et toujours *désunion*, tandis que parmi les Jacobins de la république française, on voit étinceller une malice superlative et l'énergie de la férocité.

Je passe ma vie à développer cette vérité et je suis las de prédire, car jusqu'à présent mon zèle n'a servi qu'à me faire rire au nez.

je ne me borne pas à dire vaguement: *Barras veut piller et égorger sur toute la surface du globe*,

mais je nomme et désigne ses agens ; j'explique six mois d'avance, comment ils s'y prendront pour souffler le feu de l'anarchie dans tel royaume ou telle république : je connois les *Empoisonneurs à gages* du Directoire, ses publicistes du 2 septembre, ses chefs d'insurrection pour les coups décisifs, ses mouchards de Paris *intra et extra muros*, ses agens pour l'intérieur de la république, et enfin ses Jacobins propagandistes, chargés de colporter la liberté dans les quatre parties du monde.

J'ai vécu pendant six ans au milieu de ces monstres, et Dieu sait avec quelle attention je les observois !

Ouvrez LES BRIGANDS DÉMASQUÉS, LE FLÉAU DES TYRANS ET DES SEPTEMBRISEURS, le Ier. N°. de la continuation de l'Accusateur Public, et vous serez convaincu que je n'ai cessé de faire la guerre au *crime triomphant*. Je ne m'amuse pas à faire des réflexions isolées, j'avance des faits positifs, je nomme les acteurs, et ma preuve est toujours au bout de ma phrase.

N'allez pas m'accuser d'orgueil, et croyez que je suis loin de me faire un mérite de ce que je sais sur la révolution française. Mon expérience me coûte cher, car les crimes que j'ai vu commettre se retracent à chaque minute à mon imagination effrayée.

Souvent au milieu des nuits je me réveille les yeux baignés de larmes et les oreilles frappées par les cris des mourans. Ici j'entends siffler le plomb assassin qui fait tomber des milliers de cultivateurs Bretons ou Poitevins ; là j'apperçois des charriots pleins de victimes que *Robespierre* et *ses amis* envoyoient par centaines à l'échafaud : 1200 pères de famille périssent par la fusillade ordonnée par les dictateurs *Barras* et *Fréron*, je vois les murs de Toulon teints de sang. Une autre fois, c'est la foudre de Collot-d'Herbois qui me fait bondir d'horreur, en me rappelant le supplice des Lyonais et le foudroyement de leurs maisons. Non, il n'exite pas au monde un homme plus malheureux que moi! le sommeil me fuit et la douleur m'accable : les bateaux à *soupappe* des noyeurs *Carrier* et *Francastel* sont amarés jusque sur mon grabat, et dans l'amertume de mes souvenirs, je regrette l'échafaud révolutionnaire ; auquel j'ai échappé comme par miracle. J'ai le cœur percé d'un trait empoisonné, et il n'existera plus de bonheur pour moi. Pauvreté, opulence, persécution, repos, maladie ou santé, tout m'est indifférent.

Si quelque chose peut adoucir instantanément l'horreur de ma situation, c'est le plaisir que j'éprouve en songeant que, pendant mon généralat dans la République française, j'ai quelquefois arraché un innocent au supplice ; Mais cette légère

jouissance est altérée par des idées noires et désespérantes.

Sincèrement attaché à ma patrie, je la vois déchirée par les plus vils et les plus scélérats des hommes : je sais que mes compatriotes sont esclaves et malheureux, et qu'ils arrosent sans cesse de leurs larmes des chaînes que leurs bourreaux rivent avec une meurtrière activité : pour remédier à tant de maux, il ne se présente pas de libérateurs ; voilà les causes de mon désespoir.

Les souverains et les peuples, que l'expérience auroit du instruire, succombent périodiquement sous le poids de la massue révolutionnaire, et la moitié de l'Europe est un lac de sang, dont le débordement va inonder le reste de la terre.

Dans ce conflit d'horreur et de misére, chacun pense à soi : quelques princes d'Allemagne font entr'eux assaut de bassesses, afin d'être ménagés par les ministres de la République, auprès desquels ils reclament *doucereusement* leurs propriétés *de la rive gauche.* Les insensés ne s'apperçoivent pas que les plénipotentiaires se mocquent d'eux et mettent à profit leur pusillanimité.

Il est d'autres souverains dont les principes sont aussi purs que leur conduite est sage ; mais, placés sur la frontière, ils sont obligés d'obéir à toutes les loix qu'il plaît au Directoire de leurs prescrire.

Cet épouvantable Directoire, voulant écraser la maison d'Autriche, fait jouer tous les ressorts de sa politique pour détacher de la cause commune les différens membres de l'Empire.

Si tous les électeurs s'opposoient franchement au projet de dévastation universelle, s'ils n'étoient pas divisés entre eux pour de pitoyables intérêts, l'Allemagne se sauveroit... Mais il est écrit que rien n'échappera à la gueule du loup dévorant.

Les plénipotentiaires français sont parvenus au but qu'ils s'étoient proposés, dès l'ouverture du congrès de Rastadt : les mines et les contre-mines sont creusées : le feu est aux mèches, et bientôt nous entendrons le bruit de l'explosion. *Bonnier*, *Jean Debry* et *Roberjot* rient sous cape, se frottent les mains *et tempus consumunt fallendo*.

Mais c'en est assez sur cet article : il vous faut des notes sur la situation de l'Europe, lisez.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur le BARON,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur AUG. D.....

CHAPITRE PREMIER.

Long fragment d'un mémoire remis en novembre 1797, au gouvernement de Berne. — Inutilité des funestes prédictions de CASSANDRE. *— Travail des Jacobins en Suisse. — Chûte subite et terrible de ses gouvernans. — Anéantissement de la liberté helvétique.*

DANS le mois de novembre 1797, c'est-à-dire, quatre grands mois avant le *révolutionnement* de la Suisse, je me trouvois à Berne, après avoir échappé au 18 *fructidor* en franchissant les montagnes de la Suisse encore libre et florissante. A cette époque désastreuse le Gouvernement de Berne étoit déjà menacé indirectement par le Gouvernement français, qui faisoit insérer de violentes diatribes dans ses journaux officiels, tantôt contre le sénat de Berne et plus souvent contre certains membres du Gouvernement. Quelques-uns d'entr'eux me prièrent de leurs donner des renseignemens sur ce qui concernoit la Suisse, et peu de jours après je remis à monsieur l'envoyer de *Steiguer*, un mémoire très-long, très-prophétique, et dans lequel on pouvoit remarquer les passages suivans :

« Le nommé L***** m'a dit, il y a environ un mois, que la Suisse alloit être *révolutionnée* ; effrayé de ce propos, et sachant par expérience que tout ce qu'il m'avoit prédit avoit eu lieu, je me gardai bien de lui faire appercevoir le plus ou le moins d'intérêt que je prenois à la tranquillité de la Suisse, je lui fis plusieurs questions avec une indifférence affectée, et je cherchai à pénétrer adroitement les desseins du Directoire, dont il est aujourd'hui agent en chef ; il m'affirma donc positivement que sous peu de tems je serois fort étonné de ce qui se passeroit en Suisse ; *que déjà plusieurs agens avoient été envoyés dans le canton de Bâle, à Zurich, Saint-Galle, Schaffouse, Neuchâtel, le pays de Vaud, ainsi que dans la partie italienne de la Suisse.* Il me cita plusieurs Alsaciens dont les noms me sont échappés, mais en même tems, il me nomma quelques révolutionnaires de Paris, qui devoient partir sous peu, et dont les missions secrètes seroient de sonder les esprits et propager la doctrine insurrectionnelle. J'ai très-bien retenu les noms de ces derniers, comme on le verra ci-après.

» Il me fit entendre que tels individus, qui, par leur naissance et leur position étoient au-dessus du moindre soupçon, seroient les agens et les provocateurs les plus actifs des différentes insurrections que le Directoire se propose d'organiser en Suisse, etc. etc.

» Je ne parlerai pas ici de la quantité de subalternes qui circulent en Suisse depuis longtems ; je ne m'étends pas sur ce point, parce que les gouvernemens réguliers doivent être convaincus que la plus grande partie des reveuus de la France est employée à salarier des agens et des propagandistes, et que tous les ambassadeurs ou consuls français ont l'instruction monstrueuse de soulever les peuples, bouleverser les fortunes, dénaturer les opinions, et enfin détruire les gouvernemens qui ne ressemblent pas à celui de la République française.

» Voyez la Belgique, la Hollande, devenue République batave, les Républiques transalpines et cisalpines, la République ligurienne, la République cis-rhéane, et bientôt les Républiques grecque et romaine.

» Le prétexte de la déportation du 18 fructidor va bien servir l'intention des maîtres de la République française : ils auront soin de glisser parmi les véritables victimes, une certaine quantité de scélérats qui parcoureront les campagnes de la Suisse pour soulever les paysans.

» Au milieu de la destruction des Empires, les Républiques helvétiques sont encore heureuses et florissantes ; mais nous touchons peut-être à la crise terrible qui doit consommer leur ruine. Déjà les dictateurs français s'occupent à organiser en

perspective la République helvétienne, tous les Jacobins suisses réfugiés à Paris, travaillent sans relâche à l'accomplissement du grand œuvre.

» En même tems que la Suisse sera travaillée par des factieux, Rome, Naples, la Sicile et la Sardaigne se ressentiront subitement de l'influence des ambassadeurs et des consuls français. L'armée d'Italie, secondée par des diplomates Jacobins, dévorera simultanément toutes les puissances du midi de l'Europe.

» L'homme qui m'a communiqué les intentions particulières de *Rewbel*, m'a donné à entendre que le Directoire avoit des intelligences très-multipliées, avec plusieurs membres des gouvernemens helvétiques.

» Le directeur *Rewbel*, a pour la Suisse et ses souverains, une aversion qu'il ne prend pas la peine de dissimuler : il s'exprime sur le compte du sénat de Berne, avec une indécence qui a transpiré, car le public de Paris sait que *Rewbel* a juré d'anéantir ce qu'il appelle *l'aristocratie bernoise*. Il est Alsacien, et c'est lui surtout qui donne des instructions aux Alsaciens qu'il envoye travailler l'opinion dans le canton de Berne, ect. etc.

» Malgré l'expérience du passé, le peuple sera toujours dupe des grands mots *de Liberté, d'Égalité*, d'immunité, etc. Partout ce *pathos* fait fortune, et malgré la moralité du peuple suisse, son

Gouvernement ne peut espérer qu'il résistera à d'aussi dangereuses séductions.

» L'homme est de glace aux vérités ,
» Il est tout feu pour les mensonges ;

» mais, me dira-t-on, les Suisses ont sous les yeux les exécrables ravages commis par les Français dans la Souabe et le Brisgaw? ils craignent d'être pillés, et se méfieront des apôtres de la prétendue liberté française? Erreur funeste! Ceux qui tiennent un semblable langage seront les premières victimes de leur crédulité. Qui peut en effet me prouver que jusqu'à présent l'exemple des Français a servi de quelque chose aux peuples qui vivoient à l'abri de loix justes et sages?

» *Il faut très-peu de talent pour commettre habilement de grands crimes, et il en faut beaucoup pour les prévenir.* — Exemple :

» La France entière aimoit *Louis XVI*, la masse de la nation se contentoit de la chétive constitution de 1791, et malgré le vœu du peuple, une poignée de Jacobins violenta l'opinion, en fondant une République sur les cadavres des nombreux partisans de la monarchie.

» Cette vérité me rappelle la douloureuse scène du 10 août 1792. Ce fut alors que *les Collot-d'Herbois, les Robespierre, Billaud-Varennes, Legendre, Tallien, Marat*, et autres brigands,

firent égorger lâchement les gardes suisses, dont pendant trois ans ils n'avoient pu altérer l'inébranlable fidélité.

» J'ai été témoin de l'affaire du 10 août, et tout homme de bonne foi affirmera avec moi que dans cette triste journée, les Suisses se bornèrent à la simple défensive.

» Ils avoient déjà repoussé les Marseillois et les horribles *Sans-culottes*, lorsque ces derniers, se voyant perdus, eurent recours à leurs moyens ordinaires : ils proposèrent de fraterniser, jettèrent leurs cartouches et leurs armes en feignant de vouloir embrasser les Suisses. Ces infortunés militaires crurent aux démonstrations des cannibales qui, deux heures après, les assassinèrent sur les marches de *l'Hôtel-de-Ville*. Leur barbarie ne se borna pas à cette expédition, car ils réservèrent plusieurs victimes d'un rang distingué, afin de les couper par morceaux, dans les journées des 2 et 3 septembre.

» Ces faits sont notoires, en les retraçant mon cœur se glace d'horreur; j'étudie l'avenir, et je crains que la nation suisse n'éprouve bientôt en masse, ce que ses enfans ont éprouvé en détail dans le château des Thuileries, à Aix, Lyon, etc.

» Les excès dont je viens de parler se renouvelleront dans un autre genre, si les cantons suisses attendent, pour se mettre en défense, la nécessité

de s'opposer à une invasion de la part des Français.

» Les connoisseurs en révolution savent très-bien qu'au moment où le Gouvernement français entamera les hostilités, toutes ses mesures seront parfaitement prises.

» Je le dis à l'avance, la modération du corps helvétique doit tourner à son détriment ; qui peut en effet calculer l'impulsion que donnera l'entrée de trois colonnes françaises, à la horde des Jacobins, des mécontens, et de tous les imbécilles qui soupirent après une révolution ?

» De deux choses l'une : ou les Suisses sont convaincus que le Directoire leur déclarera la guerre, ou bien ils espèrent que tout se passera sans coup férir, et qu'eux seuls dans l'Europe seront épargnés? dans la première hypothèse, ils doivent prévenir leurs ennemis, et répondre à de l'audace par une audace plus grande encore : dans le second cas, il m'est démontré qu'ils seront victimes de leur bonne foi.

» S'en rapporteront-ils aux déclarations des diplomates de la République française ? croiront-ils à la loyauté d'un Gouvernement qui vient de hacher sa constitution à coups de sabre? quelle confiance peut-on avoir dans des chefs d'une République démocratique, qui font juger et condamner dans une nuit soixante et huit légitimes représentans du peuple français ?

„ Plaisans démocrates, que ceux qui annullent les élections faites librement par le peuple !

„ Que les cantons suisses ne s'abusent pas sur les motifs qui les ont préservés jusqu'à présent de la dévastation et du pillage. Leur sort a tenu à un fil en 1792, et ce fut un hazard heureux qui les sauva. L'ordre étoit donné pour attaquer le pays de Vaud, lorsqu'un factieux, membre du conseil exécutif d'alors, démontra à Robespierre et à ses valets, *que si l'armée française entroit dans le pays de Vaud, les Autrichiens et le prince de Condé entreroient aussi par Bâle, et que cette inutile opération livreroit à l'instant l'Alsace, la Bourgogne et la Franche-Comté aux Suisses, qui se trouveroient encadrés comme malgré eux dans la coalition. (J'étois alors à l'armée de Montesquiou).*

„ Il n'en fallut pas davantage pour déterminer le ministre de la guerre et autres, à se désister de leur stupide entreprise : on dépêcha un courier qui apporta contre ordre, et voilà pourquoi les Suisses sont restés tranquilles jusqu'à présent : le général jacobin *Montesquiou* n'étoit pas non plus d'avis de faire la guerre à la Suisse, mais la preuve que les cantons ne lui doivent pas leur conservation, c'est que l'on ne donna pas à son successeur l'ordre de les attaquer.

„ L'ambassadeur *Barthélemy* fit tout ce qu'il put pour entretenir un bonne harmonie entre la Suisse

et

et la France, et il y parvint à force de souplesse et de modération mais on a du s'appercevoir que dans le cours de sa longue résidence auprès du corps helvétique, il a été souvent forcé à des démarches et des écrits qui répugnoient à sa conscience et à son caractère connu. Depuis six ans, un ambassadeur français n'a pu être en pays étranger que le serviteur des factions dominantes, Aujourd'hui c'étoit celle de *Brissot*, et demain celle de *Robespierre*, à laquelle succéda le parti des modérés, qui fit place à l'oligarchie la plus vigoureuse, sous les livrées démocratiques.

» L'infortuné *Barthélemy* vient de payer bien cher, les services qu'il a rendus à la nation suisse. La cause principale de la haine que lui avoit vouée *Rewbell*, étoient les entraves et les adoucissemens qu'il mettoit en exécutant, les billevésées directoriales.

Barthélemy n'avoit ni volé, ni noyé, ni mitraillé, ni voté la mort *de Louis XVI*, et c'est pour cela que ses collègues se sont débarassé de lui.

» Jamais puissance n'a été plus impérieuse et plus insolente que les comités conventionnels et après eux le Directoire exécutif. Toutes les notifications diplomatiques de ces misérables, portent l'empreinte de leur patron *Robespierre* et sont presque toujours des ordres insultans.

» Tantôt ils veulent empêcher une nation neutre, d'exercer le droit sacré de l'hospitalité : tantôt c'est un de leurs généraux qui menace une confédération entière, parce qu'un prisonnier autrichien s'est réfugié sur le coin du territoire d'un de ses alliés. Une autre fois, *Buonaparte* demande le passage pour ses troupes, et il fait entendre que si on le lui refuse il saura le forcer. Ici il est bon de remarquer que l'endroit qu'il indiquoit pour effectuer ce passage, a été reconnu pour impraticable.

» Le Directoire a heurté tous les principes et toutes les convenances à l'égard du corps helvétique. Il a cru devoir oublier bien promptement que le fameux général *Moreau* après avoir laissé commettre en Allemagne tous les crimes a son armée, se trouva enfin forcé d'implorer les bons offices des Suisses. Il demanda humblement le passage pour ses soldats en déroute. Le prétendu *Xénophon*, déclara alors que les armes seroient déposées dans des charriots et que les colonnes passeroient sans s'arrêter. Les cantons de concert avec monsieur *Barthélemy* accédèrent à ces conditions et sauvèrent ainsi la vie à 15000 soldats français.

» En rendant cet insigne service au général républicain, les Suisses ne s'exposoient-ils pas à l'animadversion de l'Empereur ? les généraux au-

trichiens ne pouvoient-ils pas exiger le même droit ou en cas de refus le prendre ? Ils pouvoient aussi mettre leurs armes sur des charriots et les ressaisir ensuite contre des malheureux épuisés des fatigues du carnage, de la débauche et du pillage.

» Certes, des Français en pareille occurrence n'y eussent pas regardé de si près ; ils ne sont pas scrupuleux en fait de droit public et on sait le cas qu'ils font des traités et la manière dont ils récompensent les puissances neutres et alliées.

» A Vérone, des généraux secondés de leurs élèves, payent quelques égorgeurs pour faire assassiner leurs propres soldats, et sous ce prétexte ils se rendent bientôt maîtres de Venise, qu'ils pillent en la républicanisant à leur manière.

» Où est le sot qui essayera de persuader au public que le sénat de Venise a cherché querelle à *Buonaparte* victorieux et révolutionnaire ? Les préliminaires de la paix se signent à Léoben, et les marchands de liberté, après avoir ruiné et sans-culottisé la République vénitienne, la font passer, *d'un trait de plume*, sous l'autorité monarchique et impériale.

» Jacobins vénitiens, vous attendiez-vous à cette espièglerie *du petit grand Buonaparte ?*

» A Gênes, le ministre jacobin *Faypoult*, de concert avec le général corse, organise subito une révolution. Les charbonniers après avoir ouvert les

prisons, se portent au sénat et en brisent les portes ; ils se saisissent en même tems des postes militaires et de toute l'autorité : les Chiourmes où étoient les forçats fournissent des renforts nombreux à la colonne républicaine.

» Tandis que les insurgés promènent dans la ville le glaive de la terreur, des têtes et la mort, le ministre français *Faypoult* fait une proclamation aux Français, pour les inviter *à ne prendre aucune part à ce mouvement populaire et à laisser le peuple gênois travailler librement et sans influence à la restauration de son gouvernement.* Voilà donc les charbonniers et les bandits de galères érigés en restaurateurs des loix et de la liberté publique !

» L'antique gouvernement est détruit et toutes ces horreurs se font au nom du peuple gênois, dont la saine partie exècre les Français et leur nouveau régime. Comme la liberté que le conquérant distribue, est une marchandise de contrebande, il la plombe dans la tête de cinq à six mille paysans gênois qu'il fait fusiller.

» C'est ainsi que le Gouvernement français remercie les gênois de ce que dans le tems, ils lui ont ouvert la rivière de Gênes et celle du Ponent, de ce que les vaisseaux de la République horriblement maltraités devant *Cagliari* ont trouvé dans le port de Gênes un asyle contre la tempête et des vivres contre la faim.

» Le Directoire pressé d'anéantir les gouvernemens et de voler des citoyens, ne met aucun intervalle entre la révolution de Venise et celle de Gênes, et pendant qu'il annonce à la nation française au désespoir qu'il va faire la paix avec l'Empereur, il ménage au *bonnet rouge* des triomphes lucratifs et multipliés. Le voleur et archi-deserteur *Augereau* entroit à Venise à la tête de 4000 hommes, tandis que le grand *Buonaparte* organisoit sourdement le pillage, l'opprobre et la prétendue liberté gênoise.

» O comble de l'horreur et de la stupidité ! le fanfaron qui depuis dix huit mois ne cesse de vomir *la douleur* et la mort, est regardé en Europe comme un héros ! Tandis que ce sacrificateur de soldats n'a conquis l'Italie que par le secours des *Marats* italiens qu'il soudoyoit partout et à l'aide de 80000 Français que son ambition a fait périr. *Quel grand homme !*

» C'est peut-être à lui qu'est réservée la triste gloire de venir implanter en Suisse son nouveau genre de liberté. Il l'apportera en échange de celle qui fut fondée par l'intrépide *Guillaume Tell*, et scellée du sang de ses braves compagnons d'armes.

» Depuis qu'il est question d'une apparence de guerre entre la Suisse et la France, j'entends dire sans cesse à d'excellens citoyens et mêmes à des militaires suisses, que leur Gouvernement n'atta-

quera pas les Français, mais que s'ils se présentoient aux frontières, ils trouveroient une masse d'hommes qu'il faudroit tuer avant de pénétrer dans leurs foyers.

» Je suis plus que personne, très-convaincu du vrai courage et du patriotisme des Suisses, mais en même tems, je crois fermement que s'ils ne préviennent pas leurs ennemis, ils éprouveront le sort de tous les peuples qui les environnent ; s'ils se laissent attaquer, ils seront vaincus : dans un tems de révolution, l'audace raisonnée et la vigueur sont tout : le corps helvétique doit se modeler sur la tactique de ses ennemis et les combattre autant qu'il le pourra à armes égales.

» Les gouvernemens des 13 Cantons et en particulier celui de Berne, ont donné à l'Europe un rare exemple de modération et de prudence : dévorant en secret les nombreux outrages que lui ont fait les factieux qui tyrannisent la France, ils n'ont jamais cessé d'éloigner l'horrible fléau de la guerre et ont prouvé qu'ils gouvernoient pour le seul intérêt de leurs gouvernés : mais dans la situation où se trouve maintenant l'Europe, le moment est arrivé où la modération pourroit être taxée de foiblesse.

Si vis pacem, para bellum.

» L'arrogance du Directoire diminueroit peut-être, si les gouvernemens helvétiques, tout en

déclarant qu'ils ne sont pas les aggresseurs, faisoient dans ce moment d'immenses préparatifs de guerre.

» C'est à présent, qu'il faut que tout habitant des cantons suisses, fasse tous les sacrifices possibles pour sa propre sûreté et le maintien de sa propriété.

» *Robespierre* disoit il y a cinq ans à la tribune : *Il faut que les républicains français aillent planter au Capitole l'arbre de la liberté !* Ce vaste projet étoit délayé dans des chansons civiques, et en passant devant les tavernes, on entendoit sortir des gosiers stipendiés ces prophéties jacobines : le Grand Turc même étoit menacé par le refrein suivant :

» Nous lui donnerons pour turban
» Le bonnet de la République.... *bis.*

Eh bien ! tous les grands diplomates riaient de ces farces républicaines, et le Grand Seigneur fêtoyoit le sieur *Verninac* ambassadeur français, et de plus fin Jacobin.

» Qu'est-il arrivé ? l'Italie a été conquise et dévastée, la Turquie touche à une crise terrible et dont bien peu de gens peuvent deviner les causes secrètes. Les événemens nous prouveront bientôt que le charlatan *Aubert Dubayet* a l'ordre de mettre la Turquie à la hauteur des principes répu-

blicains, et les manœuvres révolutionnaires, telles que les *incendies, les émeutes et les emprisonnemens* se développeront sous peu dans l'empire ottoman, avec la rapidité de l'éclair.

» Quand *Robespierre* lançoit des anathêmes contre l'Italie, si tous les propriétaires italiens eussent dépensé les uns dans les autres 100 francs, pour multiplier les fonderies de canons, hérisser leurs montagnes, leurs gorges et leurs défilés, de batteries et de redoutes; s'ils eussent augmenté l'armée impériale de 60000 volontaires, prêts à marcher au premier signal, ces mêmes Italiens ne seroient pas en ce moment victimes de la fusillade et du pillage.

» La Suisse ne doit pas rompre avec la France la neutralité qu'elle a su garder avec tant de prudence; mais en même tems la moindre notification injurieuse du Directoire, de ses généraux ou de son ambassadeur, doit être le signal de la guerre: il faut que toute la population courre aux armes, qu'elle borde les frontières et prévienne une invasion, par une invasion vigoureuse et bien combinée.

» Je ne fais aucune réflexion, sur l'effet que pourroient produire 40000 hommes, couvrant les plaines de la Bourgogne et du Jura; si cette armée se trouvoit dans le cas de marcher en avant elle seroit bientôt grossie, et le cultivateur suisse

pourroit se borner à garder ses foyers et ses montagnes.

» Les Français excédés du poids de la tyrannie, loin de regarder les Suisses comme leurs ennemis, les accueilleroient comme des libérateurs et se joindroient à eux : ils savent que les Suisses n'auroient pas *la manie de conquérir* et cela est d'un intérêt majeur : ils profiteroient de leur apparution, pour se prononcer en faveur de la royauté, que les atrocités directoriales font regretter de plus en plus.

» Quelques légers succès changeroient en un instant la face des choses ; c'est ce qui est démontré à tout homme qui connoît l'intérieur de la France.

» Les armées françaises devenues les instrumens de la tyrannie, seroient forcées d'obéir à la voix de la nation, à laquelle il ne reste d'autre moyen d'émettre librement son vœu, que la présence d'une armée.

» Si le Directoire n'est pas aveugle dans sa rage, il pèsera cette importante considération : les Suisses doivent la faire valoir, afin qu'on respecte désormais en eux des républicains qui datent d'un peu plus loin que le directoriat de Barras, Rewbel et Merlin.

» Il faut ajouter à tout ce que j'ai déjà exposé, que les 13 cantons peuvent former la plus re-

doutable avant-garde, en rassemblant sous un chef actif et prudemment audacieux, cette pépinière de braves soldats qui servoient jadis en France, en Hollande, en Sardaigne et chez les autres puissances alliées.

» Les Suisses sont véritablement libres, et sans doute ils sauront maintenir leur indépendance. Je connois assez les tyrans de la France, pour être persuadé que rien ne les arrêtera dans leurs projets de conquêtes et de régénération : prodigues du sang de leurs soldats, ils s'embarrassent peu de sacrifier 100,000 hommes, lorsqu'il est question de ravager un pays et de piller des trésors qui disparoissent dans leurs mains comme l'eau dans le tonneau des Danaïdes.

» Des journalistes français et jacobins publient souvent que la Suisse possède tous les trésors sortis de France depuis huit ans; voilà le motif pour lequel le Directoire suscite sans cesse de mauvaises chicanes au corps helvétique et surtout au canton de Berne.

» *La Suisse sera révolutionnée.* Ces mots terribles retentissent donloureusement à mon oreille, et je crois encore entendre celui qui me les a prononcés.

» Si l'Empereur fait la paix, l'Empereur sera révolutionné *ex abrupto*. La Suisse sera aussi révolutionnée parce que Barras et Rewbell, voulant

conserver des armées nombreuses, pousseront leurs soldats dans des pays qui les nourriront. Cela est d'autant plus vraisemblable, que le Directoire, abhorré par les Français, ne seroit plus rien lorsqu'il auroit licencié une partie de ses armées : il sent cette vérité, et d'ailleurs, en cédant à la maison d'Autriche une partie du territoire de Venise, ne se réservera-t-il pas, *in petto*, le droit d'envahir la Suisse et de la mettre à contribution : il voudra maintenir à sa manière ce qu'il appelle *le système des contre-poids politiques.*

» Ce procédé est injuste, extravagant, mais, plus il s'éloigne de la saine raison et du droit public, et plus on doit en craindre la réalisation. Nos modernes *Gengis Kan* n'ont d'autre but que de ravager le monde, *ils ne s'en écarteront point.*

» Le Directoire a un grand avantage sur tous les autres gouvernemens; quand il traite avec eux, c'est dans l'intention de les tromper, car il ne met pas dans les clauses et conditions de paix, *qu'il n'enverra pas des propagandistes chez ses voisins*, et cette faculté qu'il a de culbutter les cerveaux et de fasciner les yeux, le rend le plus redoutable potentat du monde.

» Rome, Naples, Madrid, la Sicile, la Sardaigne sentiront bientôt les effets des alliances et traités de paix que leurs souverains ont contractés avec la République française.

» Si l'Empereur continue la guerre, la Suisse ſera révolutionnée à l'aide de 20,000 hommes et de quelques coups révolutionnaires, dont les gouvernemens suisses ne peuvent deviner ni les ressorts secrets ni la direction ; l'explosion se fera comme elle s'est faite partout ailleurs, ce qui est d'autant plus probable, que la Suisse est tournée par les armées françaises, et, qu'en deux jours, 20 ou 30 mille hommes peuvent fondre sur le canton de Berne ; là, les armées de la République française trouveront des soldats à recruter, de l'argent à ramasser et des vivres à consommer, &c. &c. &c. ».

Le mémoire dont je viens de citer un si long fragment, contenoit des vérités qu'on peut appliquer à tous les gouvernemens qui subsistent encore. Plan de campagne offensif et défensif, moyens d'arrêter les effets du propagandisme, notes importantes sur ce qui se passoit au Luxembourg et au quartier-général de *Brune*, précautions à prendre à l'égard de certains Vaudois qui venoient s'offrir au sénat de Berne et qui n'étoient autre chose que les espions du général français, tel étoit le contenu du mémoire.

Les ruses atroces du Directoire étoient annoncées et développées *quatre grands mois* avant la catastrophe qui a perdu les treize cantons; les agens jacobins étoient signalés au moment où ils par-

toient de Paris pour venir travailler en Suisse. Leurs vrais noms et leurs noms de guerre étoient donnés, en un mot on avoit prémuni le gouvernement de Berne contre toutes les embuches qu'on alloit lui tendre.

Tout cela a été malheureusement inutile ! Le Jacobinisme français, marié à celui de certains Vaudois, la foiblesse de la majorité des sénateurs et les machinations de plusieurs autres, livrèrent la Suisse aux troupes de la république française.

Quelques gueux de Nyon, Lausanne et Vevay se mirent en mouvement et imprimèrent *des factums ;* d'abord ils commencèrent par jeter dans le public de petits écrits insignifians, tel qu'un *avis fraternel aux habitans des campagnes* et plusieurs autres niaiseries semblables.

Le conseil secret de Berne avoit envoyé à Lausanne trois commissaires chargés spécialement d'arrêter les progrès de la fermentation sourde qui existoit depuis quelques jours ; ces commissaires furent avertis à point nommé de tout ce qui se passoit depuis Lausanne jusqu'à St. Maurice, et je ne sais par quelle fatalité ils ne voulurent prendre aucune mesure repressive.

Douze bataillons de paysans de l'Oberland eussent indubitablement empêché tous les mouvemens jacobites, sans lesquels les Français ne pouvoient rien entreprendre contre le pays de Vaud.

Les Jacobins meneurs ne se sentant pas menacés, redoublèrent de hardiesse et jetèrent des inscriptions et des bonnets rouges jusque sur la porte des membres de la commission. Le gouvernement n'osa pas les faire pendre, et bientôt après ils appelèrent à eux les Français et vendirent leur patrie que le Directoire mit au nombre de ses glorieuses et nombreuses conquêtes.

C'est ce qui sera la matière du chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Conquête de la Suisse par le général Brune.

Peu de jours avant l'entrée des Français dans le pays de Vaud, le sénat de Berne avoit nommé général en chef du canton, un certain colonel *de Veis*, espèce de cerveau brûlé, et grand admirateur de la République française.

Les Jacobins se réjouissoient de sa nomination, et les honnêtes gens disoient qu'on l'avoit fait général en chef, afin de le lier à sa patrie, en l'accablant d'honneurs et de bienfaits. Au reste, on avoit une haute opinion de ses talens.

Monsieur le colonel *Veis* fit de longues proclamations qui mécontentèrent les deux partis, et se conduisit comme un lâche ; dix Jacobins de Lau-

sanne crièrent à la tyrannie en appelant leurs frères les Français, et les hussards français entrèrent au galop, par Nyon et Lausanne, tandis que l'infanterie des sans-culottes de l'égalité traversoit paisiblement le lac de Genève, et débarquoit sur le territoire de la Suisse.

Le fameux général *Veis* se replia avec ses troupes, vint rendre compte de sa conduite à Berne, et fut remplacé dans son commandement par le général *d'Erlach*, homme sincèrement attaché à son pays, et militaire recommandable par ses talens et sa probité.

Dans le même tems, *Brune*, maître du pays de Vaud, s'occupoit chaudement à organiser son anarchie, faisoit dévorer par ses soldats affamés tous les magasins militaires du sénat de Berne; imposoit des contributions sur les aristocrates et ses bons amis les patriotes, et levoit des bataillons welches-suisses pour marcher de concert avec ses sans-culottes, contre les troupes fidèles du canton de Berne.

Pendant que cela se passoit à Nyon, Lausanne, Vevai, Moudon, etc., la majorité du sénat de Berne n'ouvroit pas les yeux: les sénateurs vendus aux Jacobins français paralysoient toutes les intentions défensives, en insinuant que le Directoire n'avoit en vue que l'affranchissement du pays de Vaud.

Il n'y avoit à Berne qu'une très-petite quantité d'hommes énergiques et fidèles à leur patrie. On distinguoit à leur tête l'avoyer de *Steiguer*, qui, dans plusieurs occasions, fit en plein conseil des prodiges d'éloquence et d'énergie. C'étoit alors que les Jacobins qui étoient dans le sénat, se trouvoient dans un embarras momentanné, mais toujours habiles pour parvenir à leur but, ils sauvoient les apparences en donnant leurs voix en faveur des résolutions vigoureuses.

On parloit *de se lever en masse*, *de chasser les Français du pays de Vaud*, tandis que le lendemain, les sénateurs jacobins, de concert avec le général *Brune*, détruisoient tout ce qui avoit été décidé la veille, et cela sous le vain prétexte de tranquillité publique, d'accomodement, de conciliation, etc.

C'est ainsi qu'on balottoit le général *d'Erlach*, qui se trouvoit à la tête d'une armée considérable et bien disposée.

Déjà l'infortuné pressentoit le sort dont il étoit menacé, car ayant été le voir à Morat, pour lui remettre des lettres, et quelques notes sur *le général Brune*, il répondit à toutes les observations que je lui fis, *mon ami*, *je n'ai ici que deux choses à attendre*, *le déshonneur ou la mort*.

Le respectable et courageux *Steiguer*, voyant de près toutes les menées des traîtres, abandonna

les

les fonctions d'avoyet, prit l'uniforme, et fut joindre l'armée, ou malgré son grand âge, il se conduisit en héros et véritable ami de son pays,

Tout cela ne déconcerta point les Jacobins agens de *Brune*, qui répandirent adroitement dans le public, que *Brune étoit un habile négociateur et un homme très-pacifique.*

On endormoit les indiférens, on intimidoit les gens zélés, en leur disant *que si la guerre éclatoit, eux seuls en seroient la cause.* Indigné de toutes ces infamies, je fis imprimer quelques notices sur le général *Brune*, et j'annonçai aux Suisses qu'ils étoient perdus sans ressource, s'ils ajoutoient foi aux promesses de ce sycophante, dont le talent, comme négociateur, se bornoit à avoir été envoyé par *Robespierre* dans le CALVADOS. Je terminai mon écrit par cette phrase :

« *Les gouvernemens suisses seront responsables devant Dieu, de tout le mal que* BRUNE *fera aux 13 cantons* ».

Il y avoit un mois que les Français occupoient le pays de Vaud, et on se demandoit à Berne si les hostilités étoient commencées.

Maingaud étoit ministre de la République française à Bâle, *Mangourit* venoit d'arriver en Vallais en la même qualité, et *Florent Guyot*, l'un des assassins de *Louis XVI*, passoit tranquillement au

milieu de l'armée bernoise, pour se rendre à *Coire*, capitale du pays des grisons.

Les généraux, adjudans et aides-de-camp français, galopoient avec la plus grande liberté dans l'intérieur de la Suisse : on poussoit même la complaisance jusqu'à leur donner des escortes, tandis qu'ils étoient porteurs de machinations écrites, qui devoient perdre la Suisse pour un siècle. Le grand mot de *négociateur*, étoit le talisman à la faveur duquel le général français préparoit l'égorgement des bons Helvétiens.

Mais bientôt *Brune* leva le masque audacieusement, et il étoit encore en négociations avec les Bernois *Frisching* et *Tillierre*, (hommes dévoués secrètement au Directoire et à ses agens), lorsqu'un beau matin, il fit prendre, *subito*, les cantons de Fribourg et de Soleure.

La prise de cette dernière ville est accompagnée de circonstances si extraordinaires, que je ne puis m'empêcher de les rapporter. Il est inutile de démontrer que si les généraux français font tant et de si grandes conquêtes, c'est moins le fruit de leurs talens et de leur courage, que celui d'une fourberie raffinée.

Dans la nuit du 1 au 2 mars, (jour de la reddition de Soleure), monsieur de *Graffenried*, commandant le détachement bernois cantonné à Buren, reçut une estaffette du général français

Schawenbourg, qui l'invitoit fortement à ne commettre aucune hostilité pendant la nuit. Le prétexte de l'envoi de cette estaffette, étoit que les trois cantons de Berne, Fribourg et Soleure, avoient envoyé des députés plénipotentiaires au quartier-général de *Brune*, pour y entamer de nouvelles négociations, et terminer les choses à l'amiable.

Monsieur de Graffenried, séduit ou trompé par cette estafette, n'eut rien de plus pressé que d'envoyer un dragon d'ordonnance à monsieur de Gibelin, commandant l'avant-garde soleurienne, portée à Grange, ainsi qu'au commandant de Lengneau, poste plus avancé, et occupé par un bataillon de troupes bernoises.

Dans la lettre qu'il leur écrivit à ce sujet, il les engageoit vivement, non-seulement à ne commencer aucune hostilité; mais encore à veiller à ce qu'il n'en fut point commis par leurs subalternes, soit aux avant postes, soit par les patrouilles.

Monsieur de Gibelin ayant lu cette lettre, rassembla les officiers qui étoient sous ses ordres, et la leur communiqua. Grande discussion à ce sujet. — Les uns ont l'air de croire aux assertions du général français, d'autres prétendent « que c'est un piége qu'on leur tend pour les surprendre lorsqu'ils s'y attendront le moins; « d'autres enfin, sont d'avis que les négociations renouées ou non avec le général Brune, il n'en faut pas moins res-

ter sur ses gardes, qu'on ne doit pas s'en rapporter si légèrement à la loyauté française, etc. etc. »

Au milieu de ces débats, quelques soldats suisses des postes avancés amènent à leur général un officier français, escorté d'un hussard. Cet officier interrogé sur les lieux, d'où il vient, répond d'un air patelin et hypocrite, *qu'il arrive du quartier-général, et qu'il a ordre de Schawenbourg de se rendre sur-le-champ au poste de St.-Joseph*; (poste extrêmement important, et gardé par les Suisses), *il ajoute que l'objet de sa mission est on ne peut plus intéressant; qu'il s'agit d'empêcher l'effusion du sang et le massacre de quelques centaines d'hommes, attendu que l'ordre étoit donné de commencer l'attaque sur toute la ligne, à la pointe du jour; que le commandant français qui devoit agir sur le point, ignoroit que l'on venoit de renouer les négociations.* Ce perfide ajouta d'un ton sentimental : *qu'il y avoit une suspension d'armes stipulée entre le général Brune, et les trois cantons belligérans.*

Monsieur de *Gibelin* fit à ce nouveau *Sinon* plusieurs questions relatives à cette négociation et à cette suspension d'armes, et l'officier français y répondit en homme instruit du rôle qu'il avoit à jouer, c'est-à-dire laconiquement : il avoit un air si simple et si naturel, qu'il persuada tout le monde et qu'on crut *qu'il disoit vrai*.

Mais craignant à la fin d'être démasqué ou de se trahir lui-même, si on continuoit à l'accabler de questions, il demanda brusquement et comme par distraction, l'heure qu'il étoit ? on lui répondit qu'il étoit près d'une heure, alors il observa *qu'il avoit à peine assez de tems pour se rendre à S. Joseph avant le commencement de l'affaire. Qu'il seroit impardonnable, si son retard causoit la mort d'une seule victime ;* enfin montant à cheval, il dit aux officiers suisses qui l'entouroient : *Pardon messieurs si je vous quitte si promptement, mais vous le savez, c'est au nom de l'humanité et de la paix qui va nous unir. Adieu, dans peu nous nous reverrons.* A ces mots il pique des deux et disparoit comme un éclair.

Le fourbe retourna au quartier-général de *Schawenbourg* pour lui rendre compte de sa perfidie.

D'après les assurances réitérées de négociations renouées et d'une paix prochaine, les commandans suisses, de Grange et de Lengnau permirent à leurs soldats épuisés par huit jours d'insomnie et de bivouac, d'aller se coucher dans leurs cantonnemens respectifs, certes ils étoient loin de prévoir que leur repos seroit bientôt troublé par des massacres.

A trois heures et demie du matin, les Français attaquent sur toute la ligne depuis Dornack, jus-

qu'à Fribourg : le village de Lengnau, occupés par les Bernois est le premier cerné et enlevé sans résistance : la moitié des soldats bernois est égorgé sans pitié, les malheureux qui survivent à ces horreurs, deviennent prisonniers de guerre.

Après cette expédition, la colonne se porte rapidement sur Grange, ou monsieur *de Gibelin*, ayant entendu des cris et des coups de fusil du côté de Lengnau, avoit eu le tems de faire battre la générale et de rassembler son monde. Il fit une vigoureuse et longue résistance à un ennemi, qui quoique supérieur en nombre, avoit employé les moyens les plus bas pour le surprendre.

Les Soleuriens et Bernois, réunis sur ce point, étoient tout au plus 1200 hommes, et les Français étoient au nombre de 15 à 18000 combattans.

Pendant que monsieur de *Gibelin* résistoit de pied ferme, ou faisoit sa retraite en bon ordre ; (ce qui dura depuis trois heures et demie jusqu'à neuf heures) dans la ville on parloit de capituler. Ce qui hâta la capitulation, ce fut encore une ruse de guerre à la *Brune*. Dans la chaleur du combat hors la ville, on vit arriver au grand galop deux courriers qui annonçoient à la porte qu'ils venoient de Berne : ils crioient *à tue-tête* dans toute la ville, que Berne avoit capitulé à cinq heures du matin et s'étoit rendue aux troupes vic-

torieuses du général *Brune* : ces deux hommes pour en imposer davantage étoient vêtus à la livrée du canton de Berne.

La nouvelle qu'il répandirent jeta l'alarme et l'épouvante à Soleure, et 1200 hommes qui étoient sur le point d'aller secourir monsieur *de Gibelin* se dispersèrent en un clin d'œil.

Ce dernier auquel on avoit promis des secours, voyant qu'après six heures de combat, il étoit abandonné à ses propres forces, sachant d'ailleurs que les factieux s'agitoient en tous sens pour faire rendre la ville, se retira dans les bois avec le peu de monde qui lui restoit, les Français ne trouvant plus d'opposition se portèrent sur la ville, et après une heure de pourparlers, (pour la forme) on leur ouvrit les portes le 2 mars 1798 à dix heures du matin.

Je ne dirai rien sur les dispositions militaires que fit le général des troupes soleuriennes, elles furent nulles et contribuèrent beaucoup à perdre ses subordonnés ; il porta des forces considérables sur des points qui se défendoient par leur position; il enleva au commandant de l'avant-garde les deux tiers de ses troupes, et cela au moment de l'attaque : ainsi donc, les Français avoient pour eux un parti considérable dans la ville, ils étoient beaucoup plus nombreux et plus aguerris que les Suisses et malgré tant d'avantages réunis, ils employè-

rent pour assassiner leurs ennemis, des manœuvres réprouvées par toutes les loix de la guerre et de l'honneur.

Berne n'étoit pas encore pris et l'armée bernoise se trouvoit entre deux feux, c'est-à-dire, que Brune venoit l'attaquer par Fribourg, tandis que *Schawenbourg* avoit l'ordre de partir de Soleure pour opérer sa jonction en s'emparant de Berne.

Malgré la fâcheuse position des Bernois, Brune sentit bien qu'en les attaquant franchement, il pourroit être battu : suivant l'usage, il eut recours aux moyens révolutionnaires. Le 4 mars, les Jacobins de Berne, que le Gouvernement avoit eu la lâcheté d'épargner, soulevèrent le peuple et lui persuadèrent que les chefs le trahissoient ; on disoit dans toute la ville que le sénat de Berne avoit vendu au Directoire français la ville, la population et les revenues de l'état pour cinq ans. Le peuple au désespoir se jeta sur l'arsenal qui fut entièrement pillé. Brune avoit eu soin de faire publier les mêmes faussetés dans l'armée bernoise, où il avoit plusieurs agens, quelques jours avant il avoit profité d'un vent favorable pour faire jeter du haut d'un clocher, des écrits incendiaires, qui étoient tombés dans le camp des Bernois.

Enfin les Français forts de la perfidie de leur général, vinrent attaquer les Suisses. Ces derniers se défendirent avec un acharnement incroyable,

mais remplis de défiance, ils n'écoutèrent pas les ordres de leurs chefs et la confusion se mit bientôt dans leurs rangs.

Le brave et loyal général *d'Erlach*, les colonels *Stettler*, *Ryhiner*, ainsi que plusieurs officiers suisses furent assassinés par leurs compatriotes.

Berne fut pris et pillé par l'armée française, et le malheureux paysan suisse s'écrioit avec douleur et en fuyant dans ses montagnes. « Les grands de Berne ont vendu la ville pour cinq ans ». C'est comme si on disoit aux Français : « Louis XVI envoya chercher les habitans des faubourgs de Paris, et les engagea à l'affiéger dans son palais et à égorger ses fidèles serviteurs, les gardes-suisses,

Je jure ici devant Dieu, que tout ce que je rapporte est de la plus exacte vérité, j'ai été pendant quelques jours aux avant-postes bernois, j'ai observé tout, j'ai fait des efforts surnaturels, pour préserver la Suisse des malheurs dont elle ne se relèvera peut-être jamais.

J'étois couché aux portes de Berne le jour où les Français y entrèrent, je fus pillé par eux. Je me sauvai à la hâte, mais à Belp à deux lieues de là, les paysans m'arrêtèrent comme espion français. J'avois beau crier que j'étois *welche-suisse* et montrer des passe-ports, tout cela ne calmoit pas les soldats, dont l'un me lâcha dans le dos un coup

de fusil qui fit long feu. Le bon ministre de Belp nommé *Samuel Spingler*, m'arracha à une troupe d'hommes et de femmes qui m'excédoient de coups et me fit mettre en prison, sous le prétexte de visiter mes papiers : je fus conduit dans une tour où je passai deux heures dans les angoisses de la mort. J'avois pris mon parti, et en recommandant mon ame à Dieu, je ne pouvois en vouloir aux malheureux qui étoient sur le point d'immoler celui qui avoit tout sacrifié pour servir leur pays. J'avois dans mon porte-manteau une quantité d'écrits et de passe-ports qui pouvoient me faire passer pour un homme suspect : enfin je ne comptois sur aucune chance favorable, lorsque le bon ministre vint me mettre en liberté en m'ordonnant de ne pas perdre une minute pour gagner Thun.

Je me sauvai au milieu de l'armée suisse en déroute et en fureur. Monsieur de Graffenried, major d'artillerie, qui une heure avant, venoit d'être blessé à Neueneck, me prit sous sa protection : je traversai avec lui les montagnes de l'Oberland, et c'est pendant mon voyage que je fus témoin de la rage, de la douleur et du patriotisme des Suisses, qui répétoient tous la phrase que j'ai cité plus haut.

Les soldats suisses se portèrent à des horreurs contre leurs chefs, parce qu'ils les regardoient

réellement comme des traîtres. C'est ainsi que Brune sut tourner la fidélité des soldats bernois contre leur propre intérêt et le salut de leur patrie.

Brune, aussi plat général qu'habile intriguant, étoit incapable de faire la guerre d'une manière loyale et de tracer un plan de campagne. Convaincu qu'il ne soumettroit pas les Suisses s'il leur déclaroit la guerre, il les abusa jusqu'au moment où il les fit assassiner.

La ruine complette du corps helvétique s'opéra en douze heures, et l'armée française s'empara de l'évêché de Bâle, du pays de Vaud, des cantons de Soleure, Fribourg et Berne, sans qu'il y ait eu entre le Directoire et le corps helvétique la plus petite apparence d'une déclaration de guerre. Bien loin de là, le perfide et fripon *Buonaparte*, lors de son passage à Berne pour se rendre à Rastadt, assura de la bienveillance *de la grande nation*, les officiers suisses qui l'escortèrent. Quelques jours après, le Directoire fit occuper la partie de l'évêché de Bâle cédée par le traité de *Campo Formio* et il ne se donna pas la peine d'en faire prévenir le Corps helvétique.

Mais le Directoire voyant que les Bernois faisoient marcher des troupes sur leurs frontières, et ne se trouvant pas encore en mesure *pour porter le grand coup*, envoya un général français à l'avoyer *de Steiguer*. Ce général protesta *de tout*

son cœur et de toute son ame de la pureté des intentions du Directoire, en assurant les Suisses que le gouvernement français étoit bien éloigné de vouloir attaquer *ses fidèles et antiques alliés.*

Un certain général St. Cyr envoya à Berne un de ses adjudans, pour demander aux magistrats le passage sur le territoire de Berne; il déclara que ce n'étoit que pour 50 hommes qui alloient prendre possession de la Neuville.

C'est ainsi qu'à force de lâcheté, de finesse et de perversité, le général Brune parvint à tromper et désunir un ennemi dont il redoutoit le courage.

Les Suisses, d'accord entre eux, étoient invincibles: ils pouvoient mettre sur pied 300,000 hommes de bonnes troupes, et en cas de besoin, *allumer les feux* pour convoquer le *Land Sturm.*

Ils n'ont rien fait de tout cela, aussi l'esclavage le plus honteux a-t-il remplacé *leur antique et vraie liberté.*

Aujourd'hui leur patrie est inondée de voleurs et d'assassins dont les chefs sont Brune, Schawenbourg et autres généraux de la République française.

Les victoires dont ces misérables s'énorgueillissent, sont aussi glorieuses que celles de *Marat.* Si un semblable brigand, aidé de ses complices, a pu détruire en peu de tems la plus puissante mo-

narchie du monde, comment s'étonneroit-on que ses successeurs aient ravagé tout ce qui les environne. Partout où ils se présentent, ils ont été précédés par de nombreuses machinations et une avant garde de Jacobins tueurs, menteurs et calomniateurs; aussi rien ne leur résiste. Infortunés Helvétiens, descendans des héros de Morgarten et de Sempach, vous dont les pères furent si braves et si terribles à Morat, Granson et Nancy, vous qui en 1449 sutes vaincre huit fois consécutives dans une seule campagne, il est donc vrai que quelques plats Jacobins ont paralysé votre énergie et fait disparoître votre bravoure.

Les scélérats vous ont donné pour maîtres *Mengaud* l'ivrogne, *Mangourit* le faussaire, *Rapinat* le voleur, et un *le Carlier* qui, après avoir rempli les fonctions de commissaire dans votre patrie, emporta en France cinq quinteaux d'or, fruit de l'économie de vos anciens magistrats.

Vos propriétés sont maintenant la proie d'un vainqueur avide et barbare et bientôt vos corps lui appartiendront, car on vous prendra de force pour completter les bataillons qui doivent piller le reste du monde.

Malheureux habitans des montagnes, gravissez le sommet de vos Alpes, et là, plantez une colonne de marbre noir sur laquelle vous ferez inscrire en lettres rouges les mots suivans :

« Ici demeurèrent pendant 300 ans des hommes dont le bonheur étoit digne d'envie : des monstres vomis par l'enfer ont tué leur bonheur et leur repos. 1798.

CHAPITRE III.

*Coup d'œil sur la moralité du Gouvernement français et détails sur le personnel de quelques-uns de ses agents. — Plan d'*Augereau *pour dissoudre le congrès de Rastadt et républicaniser la Souabe. — Farce civique et révolutionnaire de Bernadotte, ambassadeur à Vienne. — Imitation de cette farce par quelques envoyés de la République. — Républicanisation future des Etats du Roi de Sardaigne, du royaume de Naples, de l'Espagne et du grand duché de Toscane. — Prise de Malte. — Véritable portrait du héros d'Italie. — Vastes plans du Directoire.*

Le célèbre *Addison* a eu raison de dire » que les hommes vaillans et fidèles sont généralement humains, tendres et compatissans, tandis que les hommes vils et bas, quand ils ont de l'autorité, sont ordinairement tyrans, cruels et insolens. »

Français, comparez votre ancienne monarchie à votre nouvelle république, et vous verrez de

quel côté seront les *Robespierre*, *Carrier*, *Barras* *et Fréron.*

Aujourd'hui les hommes qui, en France, sont à la tête des affaires, ont presque tous participé activement aux grands crimes de Robespierre et de ses adjoints.

D'un autre côté, une bonne partie des agens civils et militaires du gouvernement ont fait leur apprentissage politiqne dans les mauvais lieux et les tripots. Ils escroquent une ville, rompent un traité, dépiècent une monarchie, retaillent une république de la même manière et par les mêmes moyens qu'ils escroquoient jadis la bourse d'un nouveau débarqué à Paris, ce que j'explique ainsi.

Il y avoit dans les principales académies de jeux de cette grande ville, une certaine classe d'hommes, connus sous la dénomination de *Grecs*, et dont les revenus et l'occupation uniques étoient *de faire des dupes.*

Voici comme ils se distribuoient entre eux la besogne.

Certains alloient à la découverte des provinciaux qui arrivoient dans la capitale, les faisoient circonvenir, par des femmes tarées, qui proposoient innocemment au nouveau venu de jouer une petite partie. D'autres conduisoient l'infortuné à l'hôtel d'Angleterre où ils faisoient des signes convenus, à leurs complices qui jouoient

contre ce qu'ils appeloient *le bon pigeon*. Les dépouilles du malheureux étoient partagées à la bande assassine. Il y avoit à Paris dix mille coquins qui n'avoient pas d'autres profession que celle de joueurs, escrocs, souteneurs, &c., à l'époque de la révolution; ces messieurs donnèrent à plein collier du côté où ils entrevoyoient des écus à ramasser.

Ces hommes sont aujourd'hui à la tête du gouvernement, des armées et de la diplomatie, et ils appliquent à la politique *jacobite* le talent qu'ils avoient pour jouer aux cartes.

C'est précisément par cette raison qu'ils tromperont toujours les hommes du plus grand mérite, qui n'ont que de la bonne foi et de l'instruction.

Les plus fameux diplomates de l'Europe sont encore à mille lieues de la révolution.

Je pourrois citer ici des exemples plus frappans les uns que les autres, pour prouver que tout souverain, qui traite avec le directoire, marche droit vers sa chûte, mais je me contente d'observer aux plus habiles négociateurs, qu'il ne peut exister aucune garantie des traités conclus avec un gouvernement *convulsionnaire et révolutionnaire*.

On a vu que, suivant les tems, les lieux et les circonstances, les agens de Barras savent faire merveilleusement des phrases doucereuses ou insolentes, et que c'est en parlant de loyauté, de

vertu, de grandeur, &c., qu'ils ont dépouillé successivement tous les peuples qui les environnent. Quand ils ont eu besoin de la neutralité d'une nation, ils lui ont prodigué les flagorneries. Vouloient-ils rompre ? ils traînoient dans la boue les mêmes hommes qu'ils avoient flattés. Ouvrez la carte d'Europe et relisez les papiers français.

Quoi qu'il en soit, j'admets pour un moment que le traité définitif de paix entre sa majesté l'Empereur et le directoire de France est signé; je veux même croire que tous les articles en sont précisés de manière à rendre, entre les deux gouvernemens, la bonne intelligence éternelle; eh bien! pendant que les amis de la paix se réjouiront à toute outrance, il surviendra une scission entre les directeurs de la république française; les esprits s'échaufferont, et de même qu'au 18 fructidor, la querelle sera scandaleuse et publique. Q'en arrivera-t-il ?

Le directeur qui aura pour lui les Jacobins et les généraux, enverra à la Guyanne ou fera tuer ses quatre collègues.

Après cette expédition, ou il voudra régner seul, ou bien il s'adjoindra des Jacobins frais et vigoureux. Dès-lors les anciens traités rompus, par la raison que le directeur qui aura le dessus, ne manquera pas de dire « que ce sont ses collègues morts ou déportés qui ont fait conclure une paix honteuse pour la grande nation, qui a juré

vingt fois de ne poser les armes que lorsqu'il n'existera plus de roi ».

N'oublions pas que les assassins de *Louis XVI et de Marie Antoinette d'Autriche* sont d'autant plus forts, qu'ils craignent perpétuellement les bourreaux. Ils ont juré la perte des rois, et en cela ils sont conséquens, car il faut qu'ils tuent les rois ou qu'ils soient tués par eux ; ceci n'a pas besoin de démonstration.

Au reste, je ne suppose pas que les ministres, fidèles à leurs souverains et à leurs devoirs, puissent être dupes des escobarderies et du machiavélisme des plénipotentiaires de la république française, mais je crois fermement que les cinq Jacobins qui gouvernent la France, ont de puissans amis dans les principales cours de l'Europe.

Un homme connu, mais que la prudence me défend de nommer, me disoit il y a deux mois, « que monsieur le baron de *Thugut* étant au ministère, avoit auprès de lui un certain baron, homme fin, instruit et depuis longtems dévoué au directoire. Il ajoutoit que cet homme, à force d'intrigues et de souplesses, étoit parvenu auprès du ministre, au plus haut degré de confiance ». Si cela est, c'est un grand malheur pour le cabinet de Vienne, car il ne faut qu'un scélérat habile, pour en créer des légions de subalternes.

Le Directoire qui ne veut et ne peut vouloir la

paix, a consenti à la signature des préliminaires de Léoben, parce qu'à cette époque, le corps législatif étoit devenu maître de l'opinion; une grande partie de l'armée de Buonaparte se trouvoit dangereusement enferrée dans le Tyrol, et, d'un autre côté le cris général des Français étoit *paix et repos*.

Mais bientôt après, le triumvirat épouvanté par les approches de la justice, se retrempa scandaleusement dans les Jacobins. Entouré de généraux et d'assassins, il proscrivit ou déporta deux de ses co-souverains, avec soixante-huit députés. En envoyant à la Guyanne les véritables représentans du peuple, le Directoire prouva aux pauvres républicains français, que *représentation nationale, république et liberté*, sont trois chimères qui ne résistent ni aux canons ni aux bayonnettes.

C'est ainsi que *Barras*, *Réveillère* et *Rewbell*, se vengèrent des représentans qui, au lieu de se mettre sérieusement en mesure, débitoient à la tribune des phrases oiseuses. Les armées d'Italie et de Sambre-et-Meuse envoyoient des adresses fulminantes contre le corps législatif : le directoire faisoit fabriquer ces adresses au Luxembourg, et des couriers les portoient à ses esclaves brodés ou habillés de bleu : les généraux et les soldats les signoient, au mépris de la constitution qui leur défend formellement de délibérer. Tout cela se faisoit *coram populo*.

Les députés menacés se bornoient à faire de tems à autres quelques déclamations vagues contre le despotisme directorial. Tantôt ils parloient de fixer les limites du rayon constitutionnel, et c'est à ce sujet que les Jacobins dirent, « que quand on auroit planté des poteaux, ils iroient les chercher sur leurs dos, et viendroient les replanter dans la cour des Thuileries. Nous les mettrons devant nous, ajoutoient-ils, et alors on ne nous accusera pas d'avoir dépassé les limites ».

Lorsque les députés fidèles devoient accuser franchement le Directoire, ils se plaignoient à la tribune de ce que ce Directoire avoit fait escamoter et républicaniser à sa mode, Gênes et Venise, sans en donner avis au corps législatif.

Toutes ces fausses mesures précipitèrent le dénouement de la querelle entre les conseils et le Directoire.

Le 18 fructidor a consolidé l'autorité directorialle, a produit le révolutionnement de la Suisse, l'établissement de la République romaine, ainsi que l'horrible dévastation qui s'en est suivie et qui s'en suivra.

Examinons maintenant en quel état sont les choses, et quelles espérances on peut fonder sur la moralité et les bonnes intentions *des cinq Empereurs de la République française.*

Cette grande Republique en a engendré cinq au-

tres, savoir : la Batave, la Cisalpine, la Ligurienne, l'Helvétienne et la Romaine. Il est assez notoire que ces pauvres Républiques, rongées jusqu'aux os, sont maintenant sous la tutelle de la grande nation. Elles servent en outre de remparts à *la République mère*, à l'égard de laquelle elle sont, ce qu'un contre fort est à une botte.

Les Rapinats du Directoire ont enlevé et enlèvent tout ce qu'ils trouvent dans les pays conquis. Ils ont fait refluer dans l'intérieur d'immenses munitions, tant en artillerie qu'en vivres et denrées de toute espèce.

C'est ainsi qu'ils font graduellement des solides préparatifs de guerre, tandis que les *compères* de *Rastadt* jouent la comédie, remettent des notes, en reçoivent, et demandent très-sérieusement au congrès tel ou tel point sur la rive droite, où ils savent bien que leurs soldats seront, quand il plaira à *Barras* de les y envoyer.

Ceci me rappelle que vers le milieu de janvier dernier, il fut question de républicaniser le margraviat de Baden, le Wirtemberg, la Souabe, et la partie du Palatina située à la rive droite. Ce projet subsistoit depuis deux ans, et le conventionel *Bassal* avoit été envoyé à Bâle en 1796, afin de s'aboucher avec ses agens, Jacobins de Baden-Weiler, Muhlheim, ect.

On arrêta dans cette dernière ville un agent qui

fut amené à Carlsruhe, et dont on envoya les papiers à la chancellerie de Lorrach; ces papiers étoient signés par des membres du Directoire.

Il y a neuf mois que la faction de Barras voulut sérieusement renouveller et terminer cette entreprise.

Tous les cantonnemens placés entre Strasbourg et Lauterbourg, devoient se réunir à Seltz, passer le Rhin, dissoudre le congrès, et s'emparer des principaux députés du corps germanique.

Augereau commandoit les troupes stationnées depuis Huningue jusqu'à Dusseldorf, et réunies sous la dénomination *d'armée d'Allemagne*, et son quartier-général étoit à Offenbourg.

A cette époque, Augereau fit à son armée une proclamation dans laquelle il disoit : *redevenons terribles*......

Mercier écrivoit dans un journal, « que dans les grandes crises qui surviennent dans la République, il est souvent nécessaire de créer un dictateur ». L'article qu'il publia à ce sujet est d'une hardiesse étonnante, et si Mercier n'a pas été envoyé à la Guyanne, c'est que le dictateur futur lui avoit enjoint d'écrire en faveur de la dictature.

Les principaux acteurs destinés à l'exécutiou du plan de Barras, étoient les nommés *List* et *Zimmermann*. Le premier est natif de Schwetzingen,

et apothicaire à Strasbourg ; l'autre est de Mayence, et est avocat à Strasbourg.

Ces deux hommes étoient les collaborateurs de la correspondance du général en chef Augereau, à la tête de laquelle se trouvoit un adjudant-général *Isar*, ex-prêtre.

Fournier, commandant des guides de l'armée d'Allemagne, étoit chargé de la correspondance secrète de l'intérieur, et s'étoit logé à Strasbourg, rue de la Mesange, pour être voisin de List et Zimmermann. Un témoin oculaire m'a assuré, que lorsque ce Fournier tenoit ses conciliabules, la sentinelle des guides avoit ordre de ne laisser entrer personne chez lui, sous peine de la vie.

Vers la fin de janvier dernier, *Brunot*, adjoint du général *Montrichard*, vint souper chez un certain Flasch, au poële des tailleurs, à Strasbourg. Il y avoit à ce souper plusieurs militaires, notamment un sieur *Meyer*, et le nommé *le Maire*, espion propagandiste et Jacobin de soixante-six ans : on peut dire de ce dernier, qu'il est confit dans le crime.

Brunot, en entrant dans la salle à manger, parut de mauvaise humeur, et déclama contre un individu qu'il venoit de quitter, et qu'il désigna sous le nom de *le Kain*.

Meyer lui ayant demandé ce que c'étoit que ce le Kain, Brunot répondit que le Kain étoit un

nom imaginaire, à la faveur duquel l'apothicaire List se proposoit d'aller de l'autre côté du Rhin : il ajouta que l'adjudant-général Isar lui avoit dit : « qu'il avoit besoin d'un homme déterminé et bon patriote, *pour aller enlever de force* deux citoyens qui avoient été arrêtés par ordre du grand bailly de l'Hor, parce qu'ils alloient dans les communes pour exciter les paysans à se soulever contre leur prince, et faire une révolution ».

L'adjudant-général Isar vouloit donner un détachement de soldats déterminés à l'adjoint Brunot, auquel *List* dit « qu'il avoit des habillemens tous prêts pour les déguiser, afin qu'ils puissent délivrer les nommés Schwan et Greiter détenus dans les prisons de l'Hor.

Brunot déclara « qu'il ne commanderoit pas un détachement de soldats déguisés en paysans, que cependant il étoit prêt à marcher avec des soldats en uniforme, et lorsqu'il auroit un ordre du général en chef ».

Augereau, malgré ses intentions révolutionnaires, ne pouvoit pas signer l'ordre qu'exigeoit Brunot, ce qui fit que l'apothicaire List, et l'adjudant-général Isar, n'insistèrent plus sur l'expédition projettée.

Le grand bailly de l'Hor instruisit l'envoyé de son prince à Rastadt, de l'arrestation de ces deux Jacobins de Strasbourg, qui répandoient des écrits pour soulever le peuple.

L'envoyé en fit part aux ministres de la République qui, comme de raison, désavouèrent leurs Jacobins, en protestant que le Directoire n'avoit aucune part à cela.

Pendant que cela se passoit sur les bords du Rhin, Barras et Rewbell étoient fortement en querelle au Luxembourg.

Rewbell ne vouloit révolutionner que la Suisse; et son collègue vouloit faire marcher de front le révolutionnement de la Souabe. Quant aux directeurs, ils étoient d'avis d'ajourner la dissolution du congrès et la formation de la République souabe.

Cette dissolution étoit bien réellement dans les plans généraux du Directoire, comme toute idée qui peut prendre naissance dans la tête montée d'un scélérat, se trouve dans ses plans; mais Rewbell faisoit comprendre à ses collègues qu'ils tireroient plus de parti de ce congrès, en négociant avec lui, qu'en faisant conduire au Temple quelques hommes.

La crainte de voir Barras usurper toute l'autorité militaire, étoit la cause secrète de l'avis de Rewbel, qui se porta envers Barras, à des scandaleuses extrémités.

Cependant rien ne transpira, parce que Rewbell sentoit, que s'il reprochoit publiquement à Barras ses coups montés, ses vols et ses assassinats

à Toulon, sa complicité intime avec Robespierre, Barras de son côté ne manqueroit pas de lui jeter au nez la capitulation de Mayence avec les détails, détails très-curieux, et que beaucoup de gens connoissent.

Dans ces circonstances, voici le parti que prit Barras : il dépêcha un courier à Augereau, auquel il recommanda de faire faire sur les lieux l'inquisition la plus secrète et la plus sévère, relativement aux nombreuses dilapidations commises par Rewbell et Merlin, à Mayence et environs, en 1793.

Ne voulant pas se mettre en avant, il imagina de faire dénoncer son collègue par le peuple, (*c'est-à-dire, par trois ou quatre coquins qui s'aviseroient de parler ou d'écrire en son nom*).

Barras pensoit avec raison que s'il parvenoit à perdre Rewbell, il pourroit alors faire faire à Augereau tout ce qui lui sembleroit bon.

On recueillit donc notes sur la conduite de Rewbell en Allemagne : les hommes chargés de cette opération, furent un ci-devant baron *de Hausner*, très-grand fripon, et un certain *Metternick*. (*ils sont tous deux de Mayence*). Les renseignemens données par ces messieurs, étoient d'autant plus précieux, que tous deux avoient participé aux vols immenses faits par les députés Rew-

bell et Merlin, pendant le cours de leur mission à Mayence.

Hausner avoit été surpris, en 1793, levant furtivement les scellés, chez un négociant de Mayence, nommé *Rossi*, dont il enlevoit l'argent comptant et les lettres-de-change. On le mit en prison; mais le bon *Merlin-de-Thionville* arrangea l'affaire, *et pour cause.*

Il fut donc arrêté, à l'état-major d'Augereau, que Méhée son secrétaire intime partiroit sur-le-champ pour Paris, à l'effet de dénoncer Rewbell, Merlin-de-Thionville, et un nommé Hauffmann (jadis professeur à Mayence). Remarquons ici que ce Hauffman étoit devenu chef de bureau, et interprête de la langue allemande chez le ministre de la police Sottin.

Hausner donna à Méhée cent louis pour faire son voyage, et Méhée partit de Strasbourg muni de pièces qui prouvoient que Rewbell, Merlin et Hauffmann avoient reçu des sommes considérables de la part des princes qui ont des possessions à la rive gauche, et cela parce qu'ils leurs avoient promis de les leurs faire rendre, ou de les faire amplement dédommager.

Méhée, à son arrivée à Paris, fut se concerter avec Barras, et par suite alla chez Sottin, (homme de la faction de *Barras*, lequel a hérité de

toute celle de *Danton*). pour lui communiquer la fameuse dénonciation.

Comme l'intention secrète de Mehée étoit d'ébruiter la chose, il crut devoir en parler dans les bureaux.

Par un hazard singulier, le premier auquel il en fit part fut le nommé Hauffmann, l'un des trois hommes qu'il venoit dénoncer.

Mehée lui parla avec emphase d'une dénonciation sérieuse qui alloit être faite par des républicains probes et sévères, lesquels étoient convaincus que Merlin, Rewbell et Hauffman étoient coupables de concussions et surtout d'avoir vendu Mayence au roi de Prusse, alloient demander qu'ils fussent déportés à la Guyanne, etc. etc.

Hauffmann, un homme d'esprit, entendit de sang froid tout ce que lui dit Mehée et lui demanda ensuite « s'il étoit bien en état de prouver tout ce qu'il venoit d'avancer, et s'il savoit à qui il parloit, et sur cela il se fit connoître à lui ».

Mehée, malin comme le sont tous les Jacobins, voulut alors changer de batterie et dire qu'il n'y avoit pas encore de dénonciation formelle, qu'il couroit à la vérité quelques bruits fâcheux sur le compte d'un des premiers magistrats de la République. Hauffmann courut sur-le-champ prévenir Rewbell qui montra les dents à son collègue. Le résultat de l'explication qu'eurent entre eux ces

deux scélérats, fut que pour le moment, *on se contenteroit de révolutionner la Suisse*, mais que pour dissoudre le congrès, il falloit attendre une occasion majeure.

Augereau perdit le commandement des deux armées sur le Rhin et Barras l'envoya à Perpignan. Hauffmann fut envoyé à Rastadt auprès des ministres comme conseil et interprête et fut en outre nommé receveur du pays mayençais.

On fit faire des démarches secrètes auprès du grand baillif de l'Hor et les deux propagandiſtes *Schwan* et *Greiter*, sortirent de prison et revinrent à Strasbourg.

Si quelqu'un doute de la vérité de tout ce que je viens de raconter, je lui répond *que j'ai entre les mains des pièces originales* dont le Jacobin le plus hardi ne peut contester l'authenticité.

Comment ai-je eu ces pièces, me demandera quelqu'incrédule ? Pour cela c'est mon secret : en attendant les maîtres de la France se mocquent tellement des souverains avec lesquels ils traitent, qu'ils ont choisi le moment où on parloit d'une paix générale, pour porter une guerre affreuse en Suisse et dans les états du Pape. C'est en voulant aussi la paix, que le caporal Bernadotte, ambassadeur à Vienne, *monta un coup* pour électriser les Jacobins de l'Autriche.

Le Directoire a eu de très-bonnes raisons pour

envoyer Bernadotte en qualité de ministre plénipotentiaire, auprès de sa majesté l'Empereur. Il est assez notoire que Bernadotte en se promenant dans les rues de Vienne, disoit et faisoit dire aux soldats autrichiens, » *qu'il étoit parvenu depuis la révolution, du grade de soldat à celui de général.* Une phrase semblable adroitement placée, peut occasionner une sédition dans un régiment et on sait où cela conduit.

Ce général Jacobin, entouré d'aides-de-camp et revêtu d'un habit brodé, devoit faire réfléchir le grenadier hongrois qui étoit en faction à la porte du palais. Ce dernier se disoit souvent à lui-même : « Bernadotte étoit, il y a dix ans, soldat comme moi, et la révolution française, qui a tué roi, reine et famille royale, a fait de Bernadotte un général et un ambassadeur. *Une révolution est donc une belle chose pour ceux qui veulent faire fortune ?* ......

Voilà l'effet que produira toujours le crime heureux et triomphant, voilà les perfides exemples qui mettront l'homme en suspend entre le vice et la vertu, et qui le détermineront à la révolte, parce qu'à ses yeux, l'expérience y présente toujours le bonheur.

Dans tout pays étranger où une cocarde tricolore se promène, il y a conspiration ouverte contre le Gouvernement. Les souverains de l'Europe

ne doivent pas perdre de vue, que pour renverser l'état le mieux organisé, il ne faut qu'une circonstance et une poignée de Jacobins. Barras sait fort bien que tous les propriétaires et honnêtes gens de tous les pays, ne veulent point de révolutions, mais Barras compte avec raison sur l'audace *des sans-culottes* de tous les pays, et quand un territoire est en combustion, le fougueux directeur se rit des imprécations de l'infortune : ses succès l'enhardissent et sa marche rapide s'accélère en raison des malédictions qu'il reçoit. Entouré de *gitons*, de valets, de chiens de chasse, de généraux, de chevaux, de filles de joie, le monstre se vautre dans la plus hideuse crapule et s'étourdit sur les vieux crimes ; il courre le cerf et fait bombance, tandis qu'autour de son palais de *Grosbois*, tout le monde est noyé dans les larmes.

Les gémissemens de son peuple font moins d'impression sur son cœur, qu'une goutte d'eau n'en fait en tombant sur la pierre, car cette goutte finit à la longue par creuser la pierre, mais Barras est plus dur qu'elle.

Suivons les manœuvres du Directoire *pris en masse*, et observons que chaque jour ses ministres commettent de nouveaux attentats, et que chaque jour le succès couronne leur audace.

Au moment ou Bernadotte posoit à Vienne les jalons d'une république et faisoit endoctriner les Jacobins allemands, le petit *Trouvé*, ancien rédac-

teur d'une gazette fameuse (le Moniteur) et depuis secrétaire de légation à Naples, refusoit seul et obstinément, d'ôter son chapeau devant le roi de Naples, qui entroit au spectacle. Pour récompense de son zèle, Trouvé a été fait ministre plénipotentiaire auprès de la Cisalpine.

Dans le même tems, le ministre Truguet, ce voleur de farine, déhonté, devenu ambassadeur à Madrid, faisoit une scène scandaleuse au ministre Saavédra.

Sur ces entrefaites, les Jacobins de Neuchâtel vociféroient hautement, le desir d'être réunis *à la grande nation*, tandis que les honnêtes gens du pays manifestoient l'intention de rester sous la protection du roi de Prusse.

Peu de jours après, le Directoire exécutif arrêtoit, que le prêtre Syeyes se rendroit à Berlin en qualité de ministre plénipotentiaire. Les journaux français donnoient à entendre, que ce fabricateur de constitutions, en présenteroit bientôt quelques-unes de rechange, pour les diverses parties de l'Allemagne. On sait que Syeyes n'est pas à cela près d'une constitution. Aujourd'hui il va proposer à sa majesté le roi de Prusse, un beau plan de sécularisation.

Le Directoire exécutif, loin de blâmer Bernadotte, au moins en apparence, le consoloit de son insuccès à Vienne, et lui proposoit l'ambassade

batave :

batave : Bernadotte répondoit en injuriant très-directement le peuple de Vienne, et finissoit par dire, qu'il préféroit le métier des armes à la diplomatie. Tout ceci étoit une comédie dont les scènes avoient été habilement distribuées à Barras, Talleyrand-Périgord et Bernadotte : aussi vit-on bientôt dans les papiers publics que Bernadotte avoit le commandement de la division dont le chef-lieu est Strasbourg.

Il a été placé là pour correspondre activement avec les nombreux agens du Directoire en Allemagne, et je serois tenté de croire *qu'en tems et lieux* il prendra sa revanche en se portant brusquement de l'autre côté du Rhin et faisant cerner la ville de Rastadt, pour s'emparer de tous ceux qui lui déplaisent. Cette idée va paroître absurde, et c'est pour cela que je la prête au Directoire, qui bientôt fera des choses plus merveilleuses.

Cependant les cinq *Brutus* français ne porteront les grands coups en Allemagne, que lorsqu'ils auront complettement révolutionné tout ce qui les avoisine au midi. L'Italie leur appartiendra bientôt en totalité, et la conquête du royaume de Naples sera l'affaire d'un coup de main.

Le nommé *la Chevardière*, jadis intime de Robespierre, et en dernier lieu secrétaire de la police sous Sottin, le 18 fructidor. Cet homme qui le 17, distribuoit aux Jacobins actifs des pistolets

pour la journée du lendemain, est depuis quelques mois consul à Palerme. Là il dispose les esprits à l'insurrection, pendant que *Garat-Septembre*, Garat qui annonça à Louis XVI son arrêt de mort est ambassadeur de la République française près le roi de Naples.

Le Directoire vient de lui donner pour secrétaire de légation le Schenappan fauſſaire *Mangourit*, qui après avoir révolutionné le Vallais et les autres cantons de la Suisse, de concert avec Brune et Mangaud, a terminé sa carrière en ensanglantant St. Maurice et Syon où il a livré à des commissions militaires et fait fusiller tout ce qu'il appeloit des aristocrates.

Les souverains de l'Europe ont été témoins de ces indignités sans rien faire pour les empêcher, et je crains fort qu'ils n'ayent bientôt sujet de s'en repentir.

Aujourd'hui le genéral Brune tout couvert des lauriers et des rapines qu'il a moissonnés en Suisse, (*il est constant qu'à Morat il a fait prendre jusqu'aux vases qui servoient à la communion*) se tient en observation à Milan, où il commande.

Il fait travailler le Piémont, pendant que le Directoire fait assurer le roi de Sardaigne de sa protection, par le petit poète jacobin *Guinguené*, ambassadeur à Turin.

Quoique Brune ait l'ordre ostensible de prêter

main forte au roi de Sardaigne, il ne s'en intéresse pas moins aux révoltés piémontais, pris les armes à la main : il veut rompre leurs fers et écrit en leur faveur au roi de Sardaigne.

L'effronté Sottin, ex-ministre de la police, et peu après ministre plénipotentiaire près la république ligurienne, soutenoit dernièrement les insurgés piémontais, et allumoit les brandons de la guerre entre les Liguriens et le malheureux roi de Sardaigne. Ce gredin avoit même invité, par écrit, le directoire ligurien à protéger les rébelles, *assurant que c'étoit le vœu de la grande nation.* L'invitation fit son effet, mais le Directoire exécutif de la république française, par un admirable rafinement d'hypocrisie, et pour donner à ses alliés une preuve de sa loyauté, désavoua l'assertion de son ministre et lui donna une mission moins importante. On nomma Sottin consul de la république à New-York où il n'ira jamais, car il est encore aujourd'hui employé dans le vaste cabinet des intrigues de Milan.

Le directeur de ces intrigues est le général Brune, qui est sans contredit un des plus habiles scélérats qu'ait produit la révolution.

Des mouvemens séditieux se manifestent dans le grand duché de Toscane, Brune y envoye en secret des bons *frères prêcheurs* et des *solides Jacobins* en même tems qu'il fait assurer le grand duc,

qu'il peut compter sur l'entervention des soldats de la république, pour exterminer les rebelles; que le Directoire, toujours fidèle à ses traités, ne souffrira pas &c. &c. On sait assez ce que signifient ces phrases, et si les princes auxquels on les adresse, en sont dupes, ils méritent d'être punis de leur crédulité.

Ajoutons à cet article, que le Directoire vient d'envoyer en qualité de ministre à Florence le nommé *Reinbard*, qui étoit dernièrement à Hambourg, résident de la république et l'ame de toutes les conspirations jacobites. Ce misérable avoit pour adjoint, un flandrin nommé *Lemaître*, qui sans doute le suivra en Toscane. Monsieur Reinbard fut jadis mauvais maître d'école à Bordeaux, et grace au bonnet rouge dont il s'est coîffé, il est devenu un grand homme d'état.

Tels sont en raccourci les caractères, la moralité et les travaux des diplomates de la république française. Le Directoire convaincu du zèle et de la brûlante activité de ses ministres jacobins, ne les laisse jamais longtems dans la même résidence, et les gazettes françaises nous annoncent à chaque instant des mutations. Les plus habiles propagandistes volent du nord au midi et de l'est à l'ouest; Ils commencent par poser les fondemens des insurrections, et lorsque tout est bien arrêté par les jacobins du pays, le fondateur de la liberté part

brusquement pour une autre destination, et sa besogne est terminée par les subalternes qu'on envoye à sa place.

La marche que je décris est le signe certain que sous peu de mois nous aurons quatre ou cinq républiques de plus, savoir : la république sarde, la république sicilienne, la république étrurienne, la république napolitaine ou capouane et enfin la république ibérienne.

Mais, m'objectera-t-on, la monarchie espagnole est puissante, et certes il sera difficile de la culbuter : cela demandera du tems, et jusqu'à cette époque, on pourra . . . . on ne pourra rien; et je réponds, qu'à dater du traité de paix entre sa majesté catholique et la république française, le travail préparatoire insurrectionnel a été établi. Les Jacobins français, artistes ou marchands, parcourent librement toutes les Espagnes, tandis que les émigres, victimes de leur attachement à la monarchie française, en sont expulsés avec rigueur.

Le Directoire qui pille des trésors partout, et qui, en France, s'est emparé de la fortune publique, le Directoire qui fait expirer de faim les rentiers et les propriétaires, verse l'argent par boisseaux dans les mains de ses agents.

En Espagne il a acheté des créatures à la cour et dans toutes les classes; le roi est entouré de

gens qui le trompent, dans l'espoir de le détrôner, et le mariage de Tallien avec la fille Cabarus influera plus qu'on ne pense sur la républicanisation de l'Espagne. Au reste ce royaume est, par sa position, abandonné à ses propres forces, et ne peut s'appuyer d'aucun allié.

A l'époque où le directoire voudra faire faire l'explosion en Espagne, il fera porter trois ou quatre divisions militaires sur les Pyrennées ; ces troupes seront vraisemblablement aux ordres d'Augereau, espèce de Mandrin qui, le 18 fructidor, assassina sa patrie dans la personne des représentans du peuple. Il y a quatre ou cinq mois qu'Augereau quitta subitement l'armée du Rhin qu'il commandoit, pour aller à Perpignan, établir sa correspondance avec les Jacobins espagnols, et sonder le terrein.

Augereau a fait toute la guerre d'Espagne et sans doute il a conservé des intelligences dans le pays.

N'oublions pas que l'atroce Mangourit, dont j'ai parlé plus haut, a été longtems secrétaire de légation de l'ambassade française en Espagne où l'ambassadeur *Pérignon* n'étoit que le manequin, que le subtil Mangourit faisoit remuer à son gré.

Le Grand Buonaparre qui se promène mystérieusement sur la Méditérannée, vient de prendre l'isle de Malte, avec autant de loyauté qu'il

a conquis et ravagé l'Italie. Il y a longtems que des gens instruits avoient avertis ou fait avertir le Grand Maître du sort qui l'attendoit. L'infame *Delomieux*, traître à son ordre comme à son roi, étoit chargé par le Directoire de faire recruter tous les chevaliers de Malte répandus en Suisse, à Londres ou en Allemagne, et de les engager à se rendre à leur résidence : il étoit secondé dans l'intérieur de l'isle par le commandeur Bosredon, qui leur promit des récompenses et des radiations s'ils vouloient servir la république, et tout le monde sait ce qui s'en est suivi. *Les chevaliers traîtres* sont aujourd'hui marqués sur le front et méprisés des royalistes et des républicains. Pour comble de justice, le Directoire, loin de les rayer, comme il l'avoit promis, les chassera ignominieusement de son territoire.

Au reste, la prise de Malte par Buonaparte explique parfaitement comment ce grand homme est parvenu à remporter de si nombreuses victoires.

Lorsque ses campagnes d'Italie seront bien connues, lorsqu'on démêlera les épouvantables intrigues qui lui ont livré tant de places fortes, au lieu de l'appeler un héros, on le regardera comme un escroc. On sera convaincu que le prétendu grand homme ressemble à l'aiguille qui marque les heures, tandis que la fraude et l'étonnante per-

fidie des Jacobins réunis dirige le mouvement. On verra que ce vilain Corse, qui porte sur son visage la couleur et la strangurie du crime, n'est autre chose que le *Poinsinet* de la gloire et la superfétation immonde de la révolution.

La gloire dont les sots prétendent qu'il est couvert, ne diminue pas les malheurs de la nation française : c'est un singulier travers de l'esprit humain que d'admirer un homme en proportion du plus ou du moins de ses semblables qu'il a fait égorger !

La guerre, qui inspire des mœurs féroces, offrant des objets de gloire et d'ambition que les esprits les plus grossiers peuvent saisir aisément, pervertit nos passions utiles en ennoblissant nos vices et en mettant partout la force à la place de la justice.

C'est ainsi que les *je ne sais combien de victoires* remportées par Buonaparte, brillantèrent les vols, les incendies et les assassinats, à l'aide des quels Robespierre et Collot-d'Herbois fondèrent la république française.

« Celui qui a porté au loin le plus de ravages, le plus de fléaux, le plus d'intrigues souterreines, le plus d'argent, (volé partout) le plus d'hommes à tuer, le plus de machiavélisme, ne sauroit passer pour le meilleur de tous, que par d'autres raisons que celles qu'il tireroit de ses succès ».

Le massacre des Parisiens causa l'élévation de Buonaparte : sa renommée est donc un opprobre, et son titre de vainqueur celui de bourreau.

De l'héroïsme pur la gloire est immortelle :
Du crime triomphant la honte est éternelle.

Buonaparte fut le légataire universel de tous les forfaits commis par ses prédécesseurs et profita de leurs bons exemples, sans avoir comme eux la guillotine en croupe.

Le gouvernement naissant voulant étay sa puissance sur des ravages militaires, laissa la bride sur le col à son délégué en Italie.

Les Jacobins du haut parage dirigèrent les expéditions que Buonaparte exécuta, et le révolutionnement de l'Italie étoit tellement préparé : que les bottes seules du héros attachées sur son cheval en eussent fait tout autant que lui.

La position dans laquelle se trouvoit le Directoire en s'installant, et l'époque à laquelle il y a eu un commandement en chef, ont plus contribué à sa gloire que les cent mille Français qu'il a fait périr dans les combars. Cette vérité sera la matière d'un ouvrage particulier.

Quoiqu'il en soit, Buonaparte a trouvé à Malte une frégate, quatre galères, douze cents canons, quarante mille fusils, et bientôt sans doute il augmentera sa marine de celle du roi de Naples,

enrégimentera les Lazaronis et soudoiera tous les brigands qui se trouvent en Sicile et en Sardaigne,

Lachevardière en Sicile, et Mangourit à Naples seront spécialement chargés de cette partie, c'est-à-dire, de l'organisation et l'armement des phalanges révolutionnaires. Immédiatement après la conquête de Naples, le général Corse encadrera ses nouvelles levées dans ses bataillons aguerris et leur fera des beaux discours, dont le point fondamental sera toujours *que les culottes des riches appartiennent de droit à ceux qui en ont de vieilles*; il répétera ce qu'il disoit en arrivant à l'armée d'Italie, qui étoit dénuée de tout, même d'habits: « Braves soldats de la liberté, derrière ces montagnes est la Lombardie, pays peuplé d'aristocrates et rempli de richesses immenses &c. &c. &c. Vous êtes tous nuds: marchons, et vous aurez du pain, de l'or et des habits en abondance ». Avec une pareille logique on mèneroit des sans-culottes aux enfers.

En même temps qu'on méditera une descente en Espagne, le directoire chargera un de ses *compères* d'insinuer à la tribune des cinq-cents, que « *bientôt le Dey d'Alger portera la peine de son insolence envers la grande nation &c.* »

Les gobe-mouches de l'Europe parleront pour ou contre l'expédition présumée pendant que le *voleur d'Italie* débarquera sur la côte de l'est de

l'Espagne, et lâchera ses meutes voraces et nombreuses en faisant un appel à tous les bandits qu'il rencontrera sur sa route. Partout où sa troupe passera, elle aura pour recrues et pour supports, les banqueroutiers, les déserteurs et les voleurs de grand chemin.

Le sens de ses proclamations sera toujours conforme à ce qui suit : « Qu'est-ce qui déteste l'autorité légitime ? qui est-ce qui a été banni de sa patrie ? qui a été chassé de son régiment, pour vol ou lâcheté ? qui est-ce qui aime à s'enrichir sans travailler ? qui est-ce qui déteste les riches ? qui est-ce qui a été aux galères ? qui est-ce qui est fils dénaturé ou père barbare ? qui est-ce qui a été puni ou emprisonné par le tyran d'Espagne ? Accourez tous braves patriotes, venez dans nos bras ! victimes de l'aristocratie des infames Bourbons, nous venons vous rendre la liberté !

Les révolutionnaires marcheront à grands pas, les riches et les nobles trembleront, se soumettront et n'en seront pas moins assassinés et dépouillés.

Augereau, à la tête de 20,000 hommes reprendra les chemins qu'il a déjà parcourus il y a deux ans et opérera sa jonction avec le héros d'Italie. Il aura fait quarante lieues en quatre jours de marche et s'embarrassera fort peu de laisser derrière lui des places fortes. Au surplus il reste au Di-

rectoire un autre moyen de pénétrer en Espagne : il n'a qu'à rompre avec le Portugal et demander passage pour son armée ; ce coup est monté depuis longtems. Augereau arrivé à la hauteur de l'Ebre, y trouvera Buonaparte victorieux et lui donnera l'accolade fraternelle en lui demandant sa part du butin.

Le roi d'Espagne se sauvera en Portugal, d'où il sera forcé de s'embarquer pour l'Angleterre ; car le Portugal deviendra la proie des Jacobins et sera désormais la république lusitanienne.

Jean Debry a annoncé franchement à la tribune, que le Directoire alloit faire une expédition en Egypte : l'a-t-il dit, parce qu'étant persuadé qu'on ne le croira pas, il pressent que la Porte ne prendra aucunes précautions pour sauver l'Egypte ?

Le gouvernement français ayant excroqué des sommes immenses, sous le prétexte de la descente en Angleterre, et se voyant dans l'impossibilité de l'éfectuer, veut encore amuser ses dupes en leur faisant accroire « qu'une armée française peut aller du Caire aux Grandes Indes et que c'est là qu'il faut aller ruiner le gouvernement anglais ».

Le Directoire exécutif fait prendre à son jokey le chemin des écoliers ; il seroit bien plus simple d'aller droit à Londres, il n'y a que sept lieues de Calais à Douvres.

Buonaparte va-t-il exécuter le plan tracé jadis

par le héros de Camouens, le fameux *Albuquerque*; qui vouloit détourner le Nil?

Va-t-il faire une descente dans la mer adriatique, tandis que les armées françaises sur le Haut Rhin et en Suisse, augmentées d'une masse de Suisses qui seront pris de force, entreront dans le Tyrol.

L'armée d'Italie profitera-t-elle de ce mouvement, pour se glisser dans les états de Venise?

Ce qu'il y a de certain, c'est que le Directoire a donné carte blanche *à son grand homme* qui, par conséquent, changera de plan suivant les événemens.

Il n'y a qu'une circonstance qui puisse changer quelque chose à tous les événemens que je prédis, c'est la destruction de la flotte française sur la Méditerranée. Jusqu'à présent on n'a rien appris de positif à ce sujet, si ce n'est la prise de la frégate la Sensible, sur laquelle étoit le général Baraguay d'Hilliers, homme connu pour avoir joué le rôle de délateur dans les cachots de Robespierre, d'où il est sorti pour redevenir général. Les papiers publics nous ont appris, il y a quelques mois, qu'à Milan, il avoit été hué publiquement par ses propres soldats. Peu de tems auparavant, il avoit été forcé de quitter Venise, où il faisoit mettre en prison les riches, afin de les rançonner. L'histoire de M. Baraquay d'Hilliers sera bientôt connue en dé-

tail. Cet intrigant, fils d'un procureur de Paris; vouloit, avant la révolution, se faire passer pour gentilhomme. Il s'étoit fait naturaliser Savoyard, afin d'entrer comme officier au régiment d'Alsace, et profita, pour faire son chemin, de la protection de monsieur le duc des Deux-Ponts, dont son père étoit procureur.

Revenons à la flotte : si elle éprouve un échec grave, le Directoire aura encore la faculté de démontrer que c'est pour le plus parfait bonheur et la prospérité des armes de la République. Les journalistes feront entendre aux *badauts de Paris*, « que la navigation est une chose ridicule et surtout inutile, que d'ailleurs, une grande nation qui a de tout chez elle, peut se passer de l'aller chercher dans des pays lointains; que les soldats français pouvant conquérir le monde entier, anéantiront tout naturellement le commerce de l'Angleterre; qu'au surplus, si on a (éventuellement) besoin de bois de construction, on en ira chercher dans le nord, etc. etc. ».

Pour démontrer comment le midi de l'Europe seroit révolutionné, il m'a fallu suivre en idée les plans du Directoire. Les gens auxquels l'expérience n'apprend rien, vont rire de mes prédictions, mais cela n'empêchera pas la réalisation.

Mon Mémoire sur la Suisse contenoit des idées et des développemens aussi extravagans que tout

ce que je viens d'écrire, quelques hommes sourioient de pitié en le lisant, et quatre mois après les rieurs étoient tués, ruinés, ou en otage à Huningue.

La révolution française est le tourbillon de tous les vices, qui, en s'élevant en France, s'est dissipé sur tous les états.

Cette révolution n'a fait briller invariablement qu'une seule et même vérité. « C'est qu'il y a longtems que le peuple est dupe de son estime, de sa confiance et de sa sotise ».

C'est à l'ombre et sous les auspices de la liberté, que les directeurs exécutifs, à l'exemple des Romains, mettent dans l'esclavage une grande partie de l'univers. Ces hommes, auxquels le seul nom de roi fait horreur, ces panégyristes éternels de la liberté, sont les oppresseurs du droit naturel et les tyrans du genre humain.

Du même bras dont ils renversent les trônes, brisent les couronnes, on les voit établir partout un despotisme d'autant plus affreux, que partout ils entrent en vainqueurs, et volent indifféremment les maîtres et les sujets.

En haine de la servitude, ils mettent tout le monde aux fers.

Les succès prodigieux des assassins de Louis XVI, en enflant leur orgueil, offrent à l'univers une heureuse impunité. Un ministre à cocarde tri-

colore fait trembler tous les rois, auxquels il parle d'un ton haut, menaçant et terrible. La fortune redoutable des révoltés révolutionnaires s'exprime par la bouche des plénipotentiaires français. Leur ton grave, concis et sententieux, fait retentir au loin la toute-puissance du Directoire. Cependant, une chose très-remarquable, c'est que ce n'est qu'en France qu'on ose mépriser le Gouvernement, partout ailleurs on le craint; c'est pourquoi on peut dire avec raison, que les monarques n'ont à combattre que les cinq hommes et leurs affidés, qui, généralement méprisés, sans couronne et sans sujets, contraignent les Français à faire tout ce que bon leur semble.

Si de pareils brigands ont eut de grands succès, c'est à la fausse politique des cabinets que l'humanité outragée doit s'en prendre.

Cette fausse politique subsiste toujours : on négocie avec un Gouvernement destructeur et assassin, quand il faudroit le noyer dans son Océan de sang et de vaine gloire.

Cinq hommes diaboliques ont donc le droit de faire égorger aux quatre coins du monde, et de ruiner à plaisir la population française ?

Une nation qui fait son tout de la guerre, fait bien du chemin en peu de tems. La mauvaise foi de ses chefs lui suscitant beaucoup d'ennemis, ce n'est qu'avec des millions d'hommes armés, que des

des scélérats sans foi et sans équité viennent à bout de leurs desseins.

Les survivanciers de *Robespierre* ont hérité du produit de ses débordemens démagogiques, mais depuis, ils ont fait beaucoup plus de mal que lui. Maintenant ils usurpent par méthode, et l'on voit dans leurs progrès le fruit d'un système d'ambition et de politique très-bien lié. Chaque dessein est d'une longue enchaînure, et la moindre expédition leur ouvre une route pour des grands projets. Par exemple, le *bourreau Schawenbourg* sait bien que les habitans de Schwitz, d'Uri et d'Underwalden, n'ont pas besoin de la dégoutante liberté qu'il leur porte sur des canons, mais les maîtres de Schawenbourg lui ordonnent de multiplier les crimes et les cruautés, afin de pouvoir occuper un pays, d'où ils pourront au besoin, mettre entre deux feux une partie du Tyrol.

Corfou, Zante et Céphalonie les rendront bientôt maître des deux Turquies.

Habiles à pénétrer les moyens les plus efficaces, ils ne prennent guères le change pour l'exécution, et il semble que tous les Gouvernemens se donnent le mot pour être leurs dupes.

Voilà le chemin par où les plus plats des hommes montent au sommet de la fortune, et causent dans le monde un bouleversement plus funeste

encore aux peuples qu'ils pillent et avilissent, qu'aux souverains qu'ils détrônent.

Qu'on remarque bien ici, que le grand art des révolutionnaires est de compromettre rapidement tous ceux qu'ils asservissent à leurs loix. Les sans-culottes entament les grands coups, les incertains obſervent les mouvemens, calculent leurs intérêts, et ſe rangent du côté des plus forts ; bientôt l'autorité légitime n'a plus de partisans, *et tout le monde se perd en voulant se sauver.* C'est ainsi qu'en France, où la majorité absolue déteste la révolution, cette même majorité est dans une position tellement fausse, qu'elle ne peut desirer la chûte de ses tyrans. A toutes les époques sanglantes on l'a fait participer aux saturnales conventionnelles, on l'a forcé d'acheter le bien d'autrui : les propriétés ont été dénaturées, et sont passées dans vingt familles différentes, ce qui est non-seulement une infâme injustice ; mais encore un obstacle presqu'insurmontable pour ramener les Français à un Gouvernement juste.

S'il s'agissoit seulement de faire adopter des opinions nouvelles, ou de faire accepter encore une constitution ; si on proposoit une autre religion nationale, le peuple feroit tout ce qu'on voudroit, car il s'embarasse fort peu de tout cela. On l'a vu passer avec une docilité aussi bête que frénétique, du catholicisme à l'athéïsme, et de l'a-

théïsme à l'adoration de l'Etre suprême, et à la Théophilantropie; mais le retour à l'ordre commande la restitution du bien d'autrui, et il est plus aisé de changer de religion ou de constitution, que de rendre un champ à son voisin.

Si on me dit que la nation est étrangère aux sotises atroces et aux nombreux forfaits de ses représentans, et qu'on ne doit pas attribuer *à tout un peuple* les éversions des *Marat, Robespierre, Chaumette et Freron*, etc. etc., j'observe que ce même peuple a nommé, sur tous les points de la France, de pareils monstres pour le représenter.

Mais, *dira un modéré*, « les assemblées primaires étoient alors influencées par une poignée de scélérats; le sang versé le 2 *septembre* fumoit encore, et les honnêtes gens étoient publiquement désignés aux assassins de la commune de Paris ».

Si les honnêtes gens étoient plus nombreux que les brigands, ils devroient les combattre et les exterminer : ils ne l'ont pas fait, et je ne vois dans ce qu'on appelle *les honnêtes gens*, *que de fort honnêtes lâches*.

Un peuple qui a été avili, rrompé et mystifié comme l'a été et l'est en ce moment le peuple français, ne peut plus faire de mouvemens sérieux pour secouer le joug de ses tyrans.

Les Parisiens furent braves contre la cour, qui souffrit patiemment tous leurs outrages; ils firent

chaudement le siége de la Bastille, dont le gouverneur leur avoit ouvert les portes; mais depuis, ils ont été sans courage à la vue de la guillotine du *roi Robespierre*, et des fusillades ordonnées par ses héritiers.

Il n'y a que les vrais Jacobins qui montrent du caractère et de la tenue. Ils détestent cordialement le Directoire, parce qu'ils voyent dans les cinq hommes, *des frères ingrats, insolens et machiavélistes.*

La pourpre directoriale les offusques, et ils sont indignés de ce que leurs bonnets rouges ont fourni les plus beaux fleurons des cinq couronnes qu'ils ne portent pas.

Quand on leur fit faire le siége des Thuileries, ils ne furent que les instrumens de quelques philosophes qui faisoient une spéculation républicaine, mais quand ils marcheront sur le Luxembourg, ils y seront poussés par toutes les passions, et surtout par la vengeance et la jalousie.

Ils sont en ce moment plus rapprochés de la monarchie, que ce qu'on appelle en France le parti des modérés : en effet, ces derniers sont pour la plupart de pauvre gens, sans courage comme sans volonté; les neufs années de la révolution démontrent cette vérité mieux que tout ce que je pourrois dire.

Si les choses prennent une tournure favorable,

on aura l'avantage de n'être pas dans la nécessité de convertir les Jacobins, car ils savent très-bien qu'ils servent des vils brigands; ils connoissent les secrets qui ont produit *l'élévation des cinq*, et comme dans le cours de la révolution, on a été obligé de leurs faire des confidences importantes, ils craignent à chaque instant que le Directoire se débarasse d'eux d'une manière violente.

Ils ont vu périr sous leurs yeux les plus habiles et les plus fameux Jacobins, civils ou militaires, et se souviennent avec amertume de l'ingratitude du Directoire envers les *solides frères de vendémiaire et de fructidor*.

Le Gouvernement les craint, les caresse ou les comprime selon les événemens, et les Jacobins (qui ne sont pas dupes) appellent le Gouvernement *une machine à contre-poids*.

Depuis le 18 fructidor, les royalistes, les Jacobins, les idiots qui avoient la naïveté de croire à leur *constitution de l'an 3*, sont également accablés sous le poids d'un Gouvernement d'airain.

La terreur qui existe en ce moment est plus désespérante et mieux organisée que celle de Robespierre. Quoiqu'il en soit, il est permis de croire que le ressort est trop violemment tendu pour qu'il ne fracasse pas les mains de ceux qui le tiennent.

Le Directoire s'apperçoit que le peuple de tous les partis, excessivement mécontent, n'attend que

l'occasion pour tomber sur le Luxembourg. *Malheur aux cinq sires*, si quelques douzaines de ces braves Jacobins qui connoissent les coups montés, s'avisent un beau matin de faire une confession franche et publique.

Les visites domiciliaires que l'on fait en ce moment, les fusillades qui se répètent sur tous les points de la République, déplaisent aux modérés et ne flattent plus les Jacobins, que cela ne mène pas à la *monarchie rouge de* 1793. A côté d'un échafaud ou d'un cadavre, le peuple voit une barrière ou un bureau d'imposition, et cela le fait réfléchir.

On remarque partout des germes nombreux de séditions, déjà quelques parties de la France se soulèvent sourdement, mais il n'y a ni combinaisons ni cohérence, et les royalistes, suivant l'usage, ne s'entendent pas entre eux : il n'y a aucune liaison dans leurs projets, leur cause est juste, et par une fatalité singulière, elle a toujours été très-mal servie. Des hommes qui se jalousent et se déchirent, au lieu d'aller à leur but, fournissent des armes à leurs ennemis.

Le Gouvernement français va faire publier sous peu de tems une nouvelle conspiration d'émigrés, royalistes et prêtres : cela ne produira pas une grande sensation, parce qu'on est accoutumé à ces sortes de plaisanteries, et que d'ailleurs les cases et les paquets de conspirations sont épuisées.

Les agens du Directoire traitent maintenant avec quelques *faux royalistes*, afin de se procurer des pièces semblables à celles qu'on a placardé le 18 fructidor.

Pourvu que le ministre de la police ait quelques notes qui renferment des noms et des indications vagues, cela lui suffit, parce que les yeux du peuple sont frappés par la longue feuille rougeâtre qu'on fait afficher au coin des rues.

Il résulte de tout ce que je viens d'exposer, que s'il y a quelques moyens de renverser le Gouvernement despotique du Directoire, ces moyens sont fort peu de chose quant à l'intérieur.

Mais si le Directoire éprouvoit de grands revers, alors il verroit ce que peut faire une nation vaine, mécontente et horriblement vexée.

En pareil cas, il feroit des efforts violens et convulsifs pour conserver sa puissance et éviter l'échafaud : il multiplieroit les proclamations insidieuses et démontreroit *comme de coutume*, que les puissances ne veulent que partager la France.

Il profiteroit de la fausse politique qui jusqu'à présent a dirigé les cabinets et l'idée du partage pourroit encore fanatiser quelques imbéciles.

Pour neutraliser les perfidies de ces messieurs, voici ce me semble ce que devroient faire les souverains intéressés au rétablissement de la monarchie.

Au moment où les hostilités vont recommencer

de la part du Directoire, toutes les puissances du nord doivent prendre les armes, et si l'Empereur et le roi de Prusse signifient à la nation française, « que c'est au Directoire seul qu'ils font la guerre et non pas au peuple français, s'ils jurent solemnellement qu'ils ne veulent point entamer l'ancien territoire de la monarchie, et que toute idée de vengeance et de terreur s'anéantira devant la volonté du souverain légitime.... Ce peu de mots produira un effet salutaire et tuera les manifestes et les espérances du *quintumvirat.*

S'il y a une contre-révolution, elle doit se faire (en sens contraire) comme s'est fait la révolution: c'est-à-dire, par la peur qu'on saura faire à propos aux rebelles, en même tems qu'on évitera les massacres et les horreurs. En aidant les gens de bien, il ne faudra rien négliger pour convertir les méchans et les hommes égarés.

Le contraire de la révolution est la fermeté, la justice et le pardon des coupables. L'effusion du sang convient aux usurpateurs, mais le souverain légitime console, oublie et pardonne.

Si la France ne redevient pas monarchie, le globe sera sanguinairement républicanisé, il n'y a pas moyen de contester ce que j'avance: il est donc inutile d'insister ici, sur ce que doivent faire les différens souverains du nord, tant pour leur propre intérêt que pour celui de leurs peuples.

Ne songer qu'à soi et au présent, c'est faire en

politique une faute bien grave : on en est puni tôt ou tard et de plus on a mérité de l'être ».

Je n'en dirai pas davantage à ce sujet, et je me hâte de venir à ce que le Directoire regarde comme le *non plus ultra* de ses fureurs démagogiques, je veux dire *le révolutionnement du nord.*

CHAPITRE IV.

Assassins de Louis XVI *choisis de préférence par le directoire, pour représenter la nation française dans les différens états de l'Europe. — Portraits des ministres plénipotentiaires de la République française à Rastadt. — Réflexions sur le parti que le Directoire peut tirer de la révolte de* Passawan - Ouglou. — *Lettre importante sur la Prusse et la maison d'Autriche. — Comment le Directoire entamera le révolutionnement du Nord. — Arrivée de Kosciusco à Paris, pourquoi ? Tableau des artifices et ruses infernales, à l'aide desquelles le directoire fait* couler le sang humain *en Turquie, en Irlande, en Piémont, en Suisse et dans les états du Pape. — Conclusion.*

Les conquêtes du Directoire s'étendent à peu-près en ligne droite de l'extrémité de la Hollande

jusques sur les côtes de la Morée dans l'ancienne Grèce. Comme je l'ai déjà démontré, l'Espagne est une presqu'isle solidement encadrée dans les vastes possessions de Barras, Merlin et compagnie : depuis plus de trois ans elle a l'avantage d'être alliée à la grande nation, c'est comme si on disoit, *elle est conquise.*

La constitution germanique, n'existe plus que sur le papier et depuis longtems le Directoire a su dépouiller, maîtriser et paralyser les princes d'Allemagne.

Pour détruire le chef de l'Empire il falloit l'isoler.

Dans le projet de paix générale présenté il y a six mois par le Gouvernement français, Barras a eu l'attention de faire mêler les princes et les possessions avec autant de soin, qu'il mêloit jadis un jeu de cartes dans les tripots de Paris.

Depuis la cessation de la guerre, le Directoire a parfaitement établi le travail propagando-révolutionnaire, et il livre à toutes les minutes du jour, des combats terribles à l'ordre social.

Les scélérats de tous les partis, de toutes les sectes et de tous les états, lui sont bons et il sait en tirer un grand avantage.

Profitant de la misère et de la bassesse de certains émigrés, il en a acheté quelques-uns, parmi ceux qui jadis ont eu la confiance des princes fran-

çais. Plusieurs de ces traîtres lui ont révélé des secrets de la plus haute importance. Le plus lâche et le plus perfide de ces hommes est un certain *comte de Montgaillard*, qui de concert avec le Directoire, a fabriqué des pièces de la conspiration attribuée à *Pichegru*.

Le tems viendra ou on pourra prouver cette assertion.

On fera connoître aussi certains escrocs, qui après avoir reçu des princes des sommes considérables, rentroient en France pour servir la monarchie dans des banques de *trente et un*.

Il demeure en ce moment à Paris, un homme qui a été condamné à mort et exécuté en effigie en 1792, comme fabricateur de faux assignats : il parvint à s'échapper des prisons et en arrivant à Coblentz, il ne manqua pas de dire qu'il venoit d'émigrer pour le trône et l'autel. Il servit à l'armée de Condé dans une compagnie de chasseurs nobles, et comme il est mielleux et adroit, ainsi que le sont tous *les grecs*, il travailla si bien, qu'il obtint la confiance d'un personnage important.

Peu de tems avant le 18 fructidor, il fut chargé d'aller en France et de remettre à quelqu'un une somme considérable et une lettre. Un beau matin il crocheta lui-même sa porte et fit accroire qu'il venoit d'être volé, quant à la lettre, le Directoire la publia après le 18 fructidor.

Monsieur le chevalier de..... est aujourd'hui à Paris, logé dans un très-joli appartement, personne ne l'inquiète et Barras avec lequel il fut lié jadis, lui a pardonné son émigration.

Je n'ai pas besoin de dire ici qu'en divulguant les crimes de quelques individus, je suis loin de vouloir humilier mes compagnons d'infortune et de proscription, les émigrés.

Une grande quantité de directeurs des postes aux lettres dans l'étranger, sont aussi vendus au Directoire, et la preuve en est que quand le gouvernement français a besoin de publier quelques lettres pour valider une conspiration réelle ou factice : il le fait sans scrupule.

J'ai sur tous ces faits des renseignemens clairs et certains : détestant une révolutiou que je connois bien, je me suis occupé depuis huit ans à en scruter les causes et les effets.

Les révolutionnaires pensent avec quelque raison, que du moment où ils remettront le pied de l'autre côté du Rhin, ils républicaniseront la plus grande partie des cercles. Ceci est probable et même très-facile à faire ; on verra bientôt comment la Prusse et la maison d'Autriche vont être successivement attaquées.

Si l'Empereur et le roi de Prusse ne s'unissent pas sincèrement pour terrasser le monstre, c'en est fait de l'Europe, et *cela sous un an.*

Je ne parle pas ici seulement comme Français, ami de la monarchie, mais bien au nom de l'humanité et du repos du monde.

Depuis dix huit mois, j'ai appris bien des choses qui intéressent les différens états du nord : j'ai passé les jours et les nuits à les écrire, le zèle le plus pur étoit mon guide et cependant je n'ai pas eu le bonheur de persuader, ceux qui étoient et qui sont encore menacés par les Jacobins.

Tel homme ne cesse de dire des vérités utiles, auquel on n'accorde pas autant de confiance qu'à un *charlatan* envoyé souvent par notre ennemi. Toutes les fatalités semblent se réunir pour faire triompher le crime.

Le Directoire suivant son principe chéri, ne perd pas la plus petite occasion de molester les souverains; c'est pour cela qu'il n'employe dans la haute diplomatie, que des hommes qui ont voté la mort du bon et vertueux Louis XVI.

L'infernal Syeyes est envoyé à Berlin, non-seulement parce qu'il a de grands moyens pour mettre en mouvement *les Jacobins, esprits faux et illuminés* qui fourmillent en Prusse, mais encore parce que dans le procès du roi, il a dit laconiquement *la mort sans phrases.*

Threillard, ex-ministre à Rastadt a voté la mort. Threillard est maintenant directeur. Bonnier, ministre à Rastadt a voté la mort. Ce Bonnier n'a

assassiné le roi que par peur : il est bourrelé de remords et tremble devant son ombre.

C'est le chef de la caverne de Rastadt, et il est beaucoup plus dangereux que ses collègues, par la raison, *qu'un poltron brûleroit le globe pour conserver sa vie.*

Jean Debry est à Rastadt parce qu'en 1792 il a fait la motion de former une compagnie de *tueurs de rois*, qu'il appeloit des *tyrannicides*. Jean-Debry a voté la mort et a dit trois mois après, à la tribune de la convention. « Je ne conçois pas quel est cet honneur féodal qui consiste à épargner le sang des tyrans. Ce ne sont pas les peuples qu'il faut détruire, mais *François*, mais *Fréderic*, mais *Brunswick*, mais *Albert* de Saxe et toutes *les bêtes fauves* qui leurs ressemblent et je maintiens que le décret ne peut qu'honorer la nation française, &c. (*Extrait du Moniteur*).

L'ex-conventionnel *la Marque*, nommé à l'ambassade de Suède, a voté la mort. C'eſt un rude compagnon que ce Lamarque, il a cherché depuis peu chicane au Directoire, qui pour le calmer *ou se venger de lui*, l'a fait ambassadeur.

Garat-Septembre, qui étoit dernièrement ambassadeur à Naples, annonça à Louis XVI son arrêt de mort. Ce fut ce même scélérat qui dit au roi en lui notifiant la réponse de la convention, à sa touchante et dernière lettre :

« Que la nation *toujours grande et toujours juste* s'occupperoit du soin de sa famille.

Les hommes *justes et grands* de la nation de Garat, c'est-à-dire les conventionnels, firent égorger l'infortunée *Marie-Antoinette* et madame *Elisabeth*, par une suite de *leur grandeur et de leur justice*, ils empoisonnèrent le jeune Dauphin.

L'ex-conventionnel *Lacombe-St.-Michel*, qui qui remplace Garat à Naples, a voté la mort.

L'ex-conventionnel *Alquier*, qui vient à Munich comme chargé d'affaires, a voté la mort. Avant la révolution, Alquier étoit un homme de bonne compagnie et procureur du roi à la sénéchaussée de la Rochelle, mais depuis la force des événemens, l'égoïsme, et surtout la peur, ont fait de lui un serviteur des *rois jacobins*.

Alquier n'est ni méchans ni sanguinaire comme la plupart de ses collègues, et je suis sûr qu'au fond de son ame, il les méprise et les abhorre : je l'ai beaucoup fréquenté à Rennes et j'ai vu couler ses larmes lorsque dans sa chambre, en mai 1794, (*Robespierre vivoit*) je lui peignois en traits de feu les égorgemens de la Vendée.

Il faut que le Directoire ait de grandes vues sur la Bavière, puisqu'il y envoye un agent spirituel, fin et qui en imposera par des formes honnêtes et aimables.

Alquier a pour secrétaire de légation un Jacobin de Mayence nommé *Horix*.

Mons-Horix étoit acteur dans la farce jacobite, que Bernadotte donna au peuple de Vienne, et vient de publier un petit ouvrage allemand, dans lequel il fait un éloge très-pompeux de la conduite de l'ambassadeur Bernadotte.

Alquier est du nombre de ces philosophes qui, revenus aujourd'hui de la première ivresse révolutionnaire, rougissent *clandestinement* d'avoir laissé égorger le meilleur des rois ; mais il est garoté au char triomphal et révolutionnaire, et il faut qu'il seconde malgré lui les efforts de ses tyrans qui, s'ils n'étoient pas assurés de ses dispositions, ne l'eussent point envoyés à Munich. Je tremble sur le sort de la Bavière, et j'ai pour cela de bonnes raisons.

Roberjeot, qui vient de Hambourg à Rastadt, *a voté la mort*. Ce Roberjeot a fait beaucoup de besogne à Hambourg où les Jacobins n'attendent que la marche des Français sur le Hanôvre, pour planter l'arbre du crime et de la sottise. Monsieur Roberjeot a une figure passable ; il met de la poudre et s'habille proprement, ce qui fait que beaucoup de *bonnes gens* le croient moins scélérat que ses collègues. Ceux qui savent lire sur les fronts et dans les prunelles, voyent dans *le Roberjeot* un tartufe paillard et jacobin qui, pour assouvir sa luxure,

a

a épousé une jeune et charmante religieuse. Que je la plains.

Elle serre tous les jours dans ses bras le monstre qui a fait périr l'innocence et la vertu.

Le poëte Grouvelle, ministre en Dannemark, lut à Louis XVI son arrêt de mort. Chacun sait que Grouvelle ne perd pas son tems à Coppenhague, et des gens dignes de foi ont publié que ce fut lui qui, dans le tems, fit mettre le feu à la superbe maison de plaisance du roi.

François Primaudière, nommé contrôleur des dépenses à l'armée de Rome, *a voté la mort*.

Les cinq directeurs exécuteurs *ont voté la mort*; et lorsque l'apôtre Marat suscita une querelle aux Girondins, le petit bossu Réveillère cria d'une voix de stentor : « Et moi aussi j'ai voté la mort du tyran, et si vingt tyrans étoient soumis à mon jugement, je voterois de la même manière ». (*Séance du* 14 *mars* 1793).

AVIS AUX SOUVERAINS.

Opinion de Robert de Paris.

« Je condamne le tyran *à la mort*, et en prononçant cet arrêt, il ne me reste qu'un regret, c'est que ma compétence ne s'étende pas sur tous les tyrans, pour les condamner à la même peine ».

Opinion de Carra.

« Pour l'instruction des peuples de tous les tems et de tous les lieux, et pour l'effroi des tyrans, *je vote pour la mort* ». (*Robespierre vota bientôt après la sienne*).

Opinion de Phélippeaux.

« La justice consiste, dans les circonstances actuelles, à effrayer les rois par un grand coup : *je vote pour la mort* ». (*Robespierre vota bientôt après la sienne.*

Opinion de Jacques Boileau.

« Nous nous réunirons tous pour les combattre (*les rois*), alors nous aurons doublement mérité de la patrie. Je suis humain, j'abhorre le sang, ainsi je crois doublement mériter d'elle *en votant la peine de mort.*

Opinion de Duroi.

« Par justice, *je vote pour la mort*, et par humanité, je demande que le jugement soit promptement exécuté ». (*guillotiné en* 1795.)

Pocholles, qui est commissaire du Directoire dans le département d'Itaque et de Corcyre, a voté en ces termes : « Si Louis vit parmi nous, je crains que le spectacle de l'infortune n'efface à la longue la plus juste indignation : *je vote pour la mort.*

Dans la république française, l'autorité se trouvera toujours autant que possible dans les mains de ceux qui ont voté la mort, par la raison que, craignant la mort pour eux-mêmes, ils se hâteront de la donner à tous ceux qui les inquiètent.

Telles sont les bases morales sur lesquelles reposent la puissance du gouvernement français.

Le Pocholes que je viens de citer, est un ex-conventionnel très-rusé ; la mission qu'il remplit est de la plus haute importance.

Il a autour de lui une foule de petits Jacobins qui travaillent savamment pour la propagande : de ce nombre est un certain Corbigni, de Rennes. Plusieurs bâtimens français transportent à la résidence de Pocholes des armes, munitions, canons, et au moment où on s'y attendra le moins il partira de Zante, Corfou et Céphalonie, trois petites divisions de républicains et de brigands de toutes les nations, qu'on a grand soin d'y envoyer en abondance.

Ces enfans perdus, essayeront de faire en Turquie ce que les galériens du vertueux général Hoche vouloient exécuter en Irlande. Ils débarqueront à Raguse, où Barras à déjà fait jeter 1200 hommes, et si *Passawan Oglou* n'est pas réduit, ils chercheront à percer jusqu'à lui, en se portant par la Servie, sur Windin. De Raguse à Windin il n'y a que quatre vingt lieues, et sur le

chemin que parcourront *les Sans-culottes*, il n'y a pas une place forte qui puisse les arrêter.

Au reste, ils ne feront cette pointe que lorsqu'ils auront soulevé le pays comme ils ont déjà cherché à le faire dans la Morée.

Une expédition de cette nature deviendroit très-funeste à la maison d'Autriche, et on ne sauroit en calculer les suites.

Quand il faudra travailler sérieusement le nord, le Directoire multipliera ses fourberies, et prouvera dans ses manifestes, avec une componction *très-plaisante*, « que c'est contre ses intentions et sa volonté que les Espagnols, les Sardes, les Piémontais, les Napolitains et les Toscans se sont portés à des insurrections multipliées, *pour s'élancer à la liberté* ». Il ajoutera « qu'il a tout fait pour comprimer les sédidieux, qu'il a donné à ses généraux l'ordre de secourir les souverains et de maintenir les traités ».

Le Directoire fera délayer toutes ces pauvretés dans les journaux français, et cela se réimprimera en Allemagne, et l'Allemagne songera à se mettre en défense, quand les grands coups seront portés, et rien n'ouvrira les yeux aux souverains abusés et menacés de la manière la plus impudente.

Le Directoire est beaucoup plus en mesures qu'on ne le croit, et au moment où il arrêtera le révolutionnement complet de l'Europe, il ne

manquera pas de prétextes pour rompre alliances et traités, et les souverains en seront avertis *précisément* lorsque les républicains seront en train de ravager leur territoire.

Voilà le sort qui est réservé à la Souabe, au Brisgaw, au Wirtemberg, au Margraviat de Baden, aux Landgraviats de Hesse-Darmstatt de Hesse-Cassel, &c.

Tout en consommant la ruine du midi, le Directoire a des armées formidables sur le haut et bas Rhin, ainsi que vers le Tyrol. La Cisalpine regorge de soldats, et dernièrement on a distribué 100,000 fusils aux Cisalpins.

Depuis près d'un an le gouvernement français a augmenté ses armées d'un tiers; il vient de voler le superbe arsenal, le trésor et les magasins de Berne, ainsi que ceux de Zurick, Lucerne, &c., ce qui lui donne des moyens à l'infini.

Au reste, le jour ou le directoire voudra cent mille hommes de plus dans ses armées, il les prendra de force et suivra la route tracée par Robespierre, qui mettoit quand il lui plaisoit la France entière en réquisition.

A mesure que les armées marcheront en avant, on obligera ceux qui détestent le gouvernement français à se faire tuer sous ses drapeaux. Certains hommes marcheront par peur et par force, et peu-à-peu s'accoutumeront au métier.

J'ai vu dans l'intérieur de la république, des émigrés rentrés en 1793 qui, dans la crainte d'être guillotinés, se réfugioient dans les régimens républicains; j'en ai placé moi-même une certaine quantité, et quelques-uns d'entre eux sont devenus officiers supérieurs et généraux. Il en est dans le nombre qui sont aujourd'hui les valets zélés du Directoire et qui culbutent les monarchies. Je pourrois en citer plusieurs qui sont dans ce cas. Si on leur reproche leur conduite, ils vous répondent avec une sorte de raison, qu'ayant été abandonnés des rois, chassés et poursuivis dans l'étranger, on les a forcés de servir leurs bourreaux, pour éviter de mourir de faim ou sur l'échafaud. C'est aussi, par le même motif, qu'une grande quantité d'émigrés, jadis fougueux à l'excès, sont aujourd'hui à genoux devant le directoire, pour obtenir une radiation. Cruelle nécessité que celle qui nous réduit à demander pardon au monstre qui a tué notre père ou notre ami.

Il est certains hommes que la misère, l'injustice ou le désespoir ne feront pas changer de principes, mais le nombre en est petit.

Le Directoire est tellement *roué*, que s'il voyoit se former une nouvelle coalition, il ne manqueroit pas de faire dire, par tous ses agens, « que les émigrés vont encore se battre pour concourir au partage de la France ». Il sait combien cette

idée est insupportable aux Français de toutes les opinions ; je dis plus, je crois que si la coalition se formoit sous d'heureux auspices, le Directoire pousseroit l'adresse jusqu'à prescrire au corps législatif de rappeler des *enfans égarés :* ils flagorneroit ceux qu'il fait fusiller aujourd'hui et tout en faisant pressentir le partage de la France, il augmenteroit ses bataillons en se débarrassant d'un ennemi que les circonstances rendroient redoutable.

Il ne manque que ce trait pour completter l'atroce bizarrerie de la révolution française.

La première attaque qui sera formée contre le nord sera le révolutionnement de la Prusse. Au moment où le Directoire rompra avec le roi, il prendra d'abord le comté de Neuchatel en Suisse, et poussera ses armées de Hollande et du Bas-Rhin vers la Westphalie, la Hesse et le Hanovre. Cette opération ne se fera que lorsque plusieurs insurrections auront éclaté dans l'armée prussienne. Il est démontré depuis longtems que la Prusse est travaillée d'une manière aussi active que sérieuse. Pour en convaincre ceux qui sont intéressés à le savoir, je citerai ici quelques passages d'une lettre qui m'a été envoyée de Paris il y a trois mois, j'ai communiqué l'original à différentes personnes que cela regardoit.

Le 17 floréal, l'an 6.

« Je t'envoye avec empressement différens renseignemens qui m'ont été communiqués par D. E. L., et qui te prouveront que le Directoire est toujours dans l'intention de révolutionner la P. (*Prusse*) dans tout ce qu'on m'a écrit et ce que j'ai entendu dire, j'ai cru entrevoir que le plan du Dre. (*Directoire*) pour cette année, est de lever une masse d'hommes considérable, en Suisse; de soulever l'armée P., ce qui est à moitié fait, au moyen des nombreux émissaires qui sont depuis longtems dans le pays. Lorsque le mouvement aura pris une grande consistance, le Dre. fera marcher brusquement sur les états héréditaires de l'empereur. Le citoyen D. a toute la confiance de. . . . .

. . . .

. . . .

Les dispositions du Dre. et ses moyens sont toujours les mêmes. Depuis trois mois il est parti pour toute l'Allemagne, plus de deux cents agents chargés de missions particulières. En général ils sont pris dans la classe des artistes et commis-marchands, et la plus grande partie parle les deux langues; mais ce qui occupe essentiellement le Dre., c'est le travail de l'armée P. . . . . . . Beaucoup d'Alsaciens y sont employés. Les différentes notes que j'ai envoyées. . . . . .

au sujet de la Suisse, doivent faire ouvrir les yeux à ceux qui sont l'objet de la présente.

» Les chefs et principaux Jacobins agissent ostensiblement &c. &c.. . . . . .
Cette vérité très importante &c ».

Comme la personne qui m'écrivoit est aujourd'hui loin de France, et hors de dangers, et que, d'un autre côté, il m'importe fort peu que le Directoire sache que j'employe tous les moyens pour connoître ses crimes, je livrerai bientôt à l'impression une quantité de pièces qui feront ouvrir les yeux à ceux qui craignent la lumière.

J'ai de fortes raisons pour croire que celui qui m'a écrit la lettre précitée, a puisé ses idées à une bonne source : si j'ajoute à cela que les principales villes de Prusse, du Hanovre et du duché de Brunswick sont pleines de Jacobins, j'avancerai un fait que l'expérience m'a démontré.

Le Directoire ne peut pas tout faire à la fois, et voilà pourquoi il négociera avec le cabinet de Berlin, tant qu'il le pourra, ou que cela lui sera utile.

Je sais d'avance tout ce qu'on peut dire pour prouver que les Jacobins auront bien de la peine à ébranler le gouvernement prussien, et je vais au-devant de toutes les objections, en observant que l'ancienne armée française, *la plus royaliste de l'Europe*, est passée, en vingt-quatre heures, de

son antique fidélité à son roi, au dévouement le plus vil *pour les factieux de l'assemblée constituante*: il n'a fallu pour cela, *que deux ou trois mots magiques.*

En 1796, le Directoire avoit pris les mesures les plus vigoureuses et les mieux combinées, pour républicaniser depuis les bords du Rhin jusqu'à la mer baltique, et si les trois armées françaises, fortes de plus de 300,000 hommes, eussent pu opérer leur jonction, le Directoire venoit à bout de ses desseins.

Si le général-avocat *Moreau* eut été instruit assez tôt du mouvement de l'archiduc Charles, lorsque ce dernier détacha 24000 hommes de son armée, pour surprendre, par une marche forcée, la division de Bernadote celui-ci, qui auroit eu le tems de faire des dispositions, pour cerner l'archiduc Charles, mettoit indubitablement les 24000 Autrichiens entre deux feux. Le reste de l'armée de l'archiduc étoit de 16 à 20000 hommes au plus, et Moreau, pour masquer ses manœuvres, pouvoit les faire attaquer avec chaleur et sur plusieurs points.

L'armée républicaine, très-supérieure en nombre, eut forcé le général autrichien de faire une retraite, qui, en le jetant sur sa droite, coupoit toutes ses communications avec l'archiduc Charles.

Le général Jourdan auroit saisi ce moment pour

faire sa jonction avec l'armée du Rhin et Moselle : son aîle droite, qui fut surprise et mise dans la plus honteuse déroute, devoit, par sa position seule, forcer l'archiduc de se retirer précipitamment en Autriche. Alors les armées du Directoire ravageoient impunément le pays, et renversoient sans difficulté tous les corps dispersés de leurs ennemis.

Jourdan, en faisant faire un adroite à son aîle gauche, marchoit en vainqueur sur la Bohême, et successivement sur la Moravie et la Silésie autrichienne. En portant partout l'épouvante, il incorporoit de force dans ses bataillons, et les prisonniers de guerre, et *les sans-culottes de bonne volonté.* Il lui suffisoit de dire : « amis notre mission est de piller les riches, je vous abandonne tout ce que vous prendrez.

Le général républicain levoit d'énormes contributions, et se trouvoit le maître de consommer ou de détruire les immenses magasins qui étoient dans ces contrées, et surtout en Bohême.

L'heureux Jourdan, qui auroit senti Moreau à Munich, et Buonaparte à Ciagenfurt, pouvoit, dans l'enthousiasme de ses succès, détacher un corps nombreux d'enfans perdus, qu'il auroit dirigé de la Silésie sur la Vistule. Ce corps d'armée se seroit porté sur la Pologne autrichienne, (dégarnie de troupes à cette époque) et les *patriotes*

révolutionnaires Polonais, à la première nouvelle de la marche des sans-culottes, se levoient en masse pour se joindre à eux.

Observons ici que le Directoire avoit une prodigieuse quantité d'agens en Pologne, et que tout y étoit disposé pour une insurrection générale. Les principaux Jacobins Polonais, en correspondant avec les compatriotes employés et enrégimentés à l'armée de Buonaparte, avoient aussi de leurs créatures dans les corps polonais au service de l'Empereur, lorsque le grand général corse faisoit en un seul jour, (et Dieu sait comment) 4-5-6-7-8-9-10-11-12-13-14, et jusqu'à 15,000 prisonniers autrichiens; il y avoit toujours des corps entiers de Polonais, qui s'empressoient de mettre bas les armes, à la vue d'une patrouille de républicains. Ceci est un fait notoire et incontestable.

Le plan dont je viens de rapporter quelques dispositions, tout gigantesque qu'il est, pouvoit s'exécuter, si Jourdan eut été aussi habile général que bon et imperturbable Jacobin.

Je demande aux militaires s'il n'est pas démontré que sans la déroute de Jourdan, Moreau se trouvoit maître absolu de la Bavière, et opéroit sa jonction avec Buonaparte, par l'évêché de Salzbourg. En secourant l'aîle gauche de l'armée d'Italie, Moreau avoit le double avantage de pou-

voir contenir les Tyroliens et les débris de l'armée autrichienne , tandis que Buonaparte marchoit droit à Vienne , qui se seroit trouvé entre son armée et celle de Jourdan.

N'oublions pas que *Dubayet*, ambassadeur à la Porte, étoit alors en mesure de faire éclater deux ou trois insurrections dans l'empire Ottoman. Ce qui fournissoit contre la maison d'Autriche un nouveau point d'attaque par la Hongrie.

La preuve la plus claire de ce que pouvoient les Français en Bavière , c'est qu'à Munich , malgré la périlleuse position où venoit de le mettre la défaite totale de Jourdan. Moreau força l'électeur Palatin d'observer une stricte neutralité, il contint ses 12000 Bavarois qui étoient dans la ville , tandis que les Autrichiens et les Français se battoient dans les fauxbourgs.

En 1796 , l'Empire a véritablement dû son salut au 24,000 Autrichiens détachés par l'archiduc Charles contre Jourdan, auquel le Directoire peut attribuer les retraites *forcées* de ses trois fameuses armées.

En 1794 , Robespierre destitua Jourdan , et en rendant justice à *son republicanisme*, il l'accusa d'un peu d'ineptie. (*voyez les journaux du tems*). Comme le général étoit de *la bonne faction*, Robespierre , au lieu de le faire guillotiner , lui accorda un petit traitement.

Le Directoire, voulant suivre à-peu-près les mêmes erremens, a fait de lui un député qui est l'appui le plus solide des *vrais frères*.

Avant le 18 fructidor, les Jacobins disoient plaisamment aux royalistes : « Vous avez pour vous Jourdan-Cloche, (Camille-Jordan), mais nous avons Jourdan-Canon, Jourdan-Fleurus ».

Les frères oublioient d'ajouter Jourdan-Wurtzbourg, Jourdan-Déroute, parce qu'ils savent très-bien que cette funeste déroute, et la perte de 50,000 hommes qui s'en est suivie, a empêché le Directoire d'exécuter, à la face des souverains du nord, le vaste plan dont voici quelques dispositions.

En cas de succès, le Gouvernement français rompoit toute espèce d'alliances et de traités avec les princes allemands. Ses généraux s'emparoient *révolutionnairement* des troupes, des électeurs de Saxe et de Bavière, pour aller combattre le roi de Prusse, seul souverain qui pouvoit résister.

Un corps nombreux de rebelles, bien secondés, marchoient de la Pologne sur la Prusse, tandis que dans l'électorat de Brandebourg, les Jacobins, illuminés et traîtres, devoient demander à grands cris *la liberté*. Des agens de la propagande faisoient entendre aux soldats prussiens « que s'ils vouloient devenir capitaines, ils n'avoient qu'à tuer ceux qui l'étoient ». En pareille occasion,

un seul chef de corps, qui manque de fermeté ou d'intelligence, peut causer la désorganisation entière d'une armée. (*Voyez les gardes françaises et leur chef, en 1789.*

En supposant que tout n'eut pas été selon les desirs et les espérances du Directoire, il est au moins certain que cela pouvoit produire une terrible confusion, et la confusion est l'élément favori *des frères jacobins.*

Ce qui n'a pu s'effectuer il y a deux ans, aura lieu au printems de 1799.

La guerre avec l'Autriche paroît inévitable, et le Directoire en la provoquant, aura le talent de prouver que c'est l'Empereur qui la veut. Ceci est de la plus haute importance pour les Jacobins allemands, qui ne manquent pas d'indisposer les paysans de l'Empire contre les Autrichiens: on impute à l'Empereur tous les malheurs qui accompagnent la guerre, et c'est ce qu'il faut.

Le Directoire a concentré la plus grande partie de ses forces en Italie, où le général en chef n'attend qu'un coup de télégraphe pour pénétrer dans l'évêché de *Trente.*

La droite des autres armées directoriales est appuyée aux sources du Rhin, le centre est à Mayence, et la gauche à Dusseldorf. L'armée française en Hollande a une destination toute particulière, il n'est pas tems d'en parler.

Ces armées seront fortes de 800,000 hommes ; quand cela conviendra aux directeurs, qui peuvent perdre 40,000 hommes dans leurs expéditions lointaines ou maritimes, sans que cela change rien à leurs desseins.

Les Suisses, réunis aux Français, marcheront de bon gré ou de force, contre la maison d'Autriche : trois ou quatre *coups montés*, et quelques petites conspirations contre la liberté helvétique, attribuées au cabinet de Vienne, feront l'affaire : les Jacobins du Wirtemberg, poussés et appuyés par le Directoire, souleveront les paysans contre leur prince, et feront à Stuttgard une révolution quelconque : ce point est convenu depuis long-tems, et une note remise dernièrement par la députation de Wirtemberg, au chef de celle de l'Empire, est beaucoup plus significative qu'on ne pense.

L'armée de Mayence se portera sur le Palatinat de la rive droite, et *les travaux jacobites* commencés à Manheim par les bons frères *Hirn et Kastner*, (officiers républicains à Strasbourg) seront continués avec activité. Tous les Jacobins des villes impériales auront le mot, et se tiendront sur le *qui vive*, et à la première apparution des républicains français, on entendra crier de tous côtés, *vive la République souabe ou suévienne*, c'est comme on voudra.

Les

Les Jacobins, le poignard à la main, et les gros mots à la bouche, forceront les honnêtes gens à faire *chorus* avec eux, et ça ira.........

Cependant, avant que la chose éclate, Alquier à Munich, dira bien bas aux ministres de l'électeur, « qu'il n'y a pas de raison pour que la couronne impériale ne retombe pas dans la maison de Bavière.......... que le Directoire verra avec plaisir........... qu'il se prêteroit volontier à des arrangemens....... etc. ».

Le plaisant de l'histoire ; c'est que suivant les circonstances, le bon abbé Syeyes est chargé de dire la même chose à Berlin.

Alquier, à force de gentillesse, de souplesse et de finesse, prouvera que l'électeur de Bavière n'a aucun intérêt à augmenter ses troupes et à prendre des mesures militaires : tout ira bien, et on dormira sur les deux oreilles.

Lorsque les troupes françaises auront l'ordre de pénétrer en Bavière, Alquier payera un Jacobin de Munich, qui lui fera une scène scandaleuse, et se sauvera. Le Jacobin n'aura pas manqué de faire l'aristocrate, et de jouer le rôle d'homme fidèle à son souverain.

Voilà, tout d'un coup, *la grande nation* insultée dans la personne de son représentant. Alquier prendra la poste après avoir témoigné son indignation, et les républicains marcheront sur Munich ;

ils révolutionneront, brûleront et lèveront les soldats de l'électeur, avec lesquels ils anéantiront la maison d'Autriche : voilà une République de plus, et le dernier coup porté au catholicisme, religion proscrite universellement par le directeur *exécuteur*, *Réveillère Lépaux*.

L'armée autrichienne, une fois dans la main des révolutionnaires, rien n'arrêtera la fabrication des Républiques. On dirigera encore une partie de cette armée contre la Prusse, tandis que de fortes colonnes françaises traverseront la Franconie pour appuyer le *grand coup*. Alors les Jacobins prussiens ne garderont plus de mesure. Depuis longtems chaque *frère* a bien et souvent répété son rôle, et il ne faudra qu'un clin-d'œil pour proclamer et former la République *vénédienne*, *sarmate* ou *Borussienne*. Dans tous pays en insurrection, on aura grand soin de répéter aux soldats, « que le bien des aristocrates appartient aux braves défenseurs de la République ». Comme en France on leur promettra le milliard, qu'ils n'auront jamais ; les pauvres soldats se feront tuer pour devenir plus riches et plus heureux, et leurs ossemens seront les bases de toutes les Républiques futures.

Une République en amène une autre, et la défection de l'armée autrichienne entraînera celle de l'armée prussienne.

C'est de Berlin que partiront les fondateurs des

Républiques *danoise*, *suecienne*, *scandinavienne*, *livonienne*, *etc.*

La Russie, la Suède et le Dannemarck, paroissent, en raison de leur éloignement, à l'abri des fureurs de la propagande, et cependant le Directoire a des agens actifs et intelligens à Stockholm, Copenhague et St.-Pétesbourg. Il reçoit fréquemment des mémoires sur la situation intérieure de ces trois cabinets.

Il y a dix-huit mois qu'un Jacobin français, stationné à Hambourg, me lut un Mémoire sur la Russie, avant de l'envoyer à Paris, au ministre *Charles Lacroix*, avec lequel il étoit en relation. Cet homme savoit tout, connoissoit tout, et expliquoit tout : j'en tirai la conséquence naturelle, qu'il avoit de bons et fidèles Jacobins pour correspondans.

Il y a quelques mois que je rencontrai, à Uberlingen, un cuisinier français qui venoit de Pétersbourg, où il étoit établi avant la révolution ; comme je ne dédaigne aucuns des moyens qui peuvent m'instruire, je liai conversation avec le cuisinier, qui fut le premier à me dire qu'il étoit *bon patriote*. Je passai toute la soirée avec lui. Il me dit, suivant l'usage, beaucoup de mal de l'Empereur, et m'assura *que malgré son despotisme*, *les patriotes* savoient se réunir et s'entendre, et il ajouta une foule de détails qui me con-

firmèrent dans l'opinion ou j'étois, que Pétersbourg renfermoit beaucoup de Jacobins.

Tout ce que je rapporte à ce sujet, paroîtra pitoyable *aux grands politiques* : pour moi, j'ai trouvé ce qu'il m'a dit *très-sérieux et fort important*. Si j'étois ministre de la police de Pétersbourg, j'examinerois de près tous les amis du cuisinier.

La Suède et le Dannemarck ne fixent pas autant l'attention du Directoire que la Russie. Tous ses travaux sont dirigés sur St.-Pétersbourg, et c'est dans cette ville qu'il envoye agens sur agens.

Pour que ces hommes ne paroissent pas suspects au Gouvernement, on les prend dans cette quantité d'avanturiers étrangers, qui, après avoir fait *leur tour d'Europe*, venoient jadis à Paris pour y chercher des dupes. On leur procure des passeports allemands ou anglais, à la faveur des mille et une ruse connues. Le Directoire ne regarde pas à l'argent, et loin de ressembler à la plupart de ses ennemis, qui ne dépensent pas un écu pour comprimer le jacobinisme, il verse des millions *pour le propagander*.

Tous les fripons et les cerveaux brûlés de l'Europe, savent bien à quoi s'en tenir sur les révolutions qu'ils méditent, et ce sont des gens qu'il faut museler, mais qu'on ne doit pas prétendre convertir.

Il n'en est pas de même d'une foule de *niais et*

d'ignorans, parmi lesquels on compte beaucoup d'avocats, de ministres de culte, professeurs, médecins, qui admirent de bonne foi une révolution qu'ils ne connoissent pas. Ces imbécilles adorent la *liberté et l'égalité*, parce qu'ils ne savent pas, qu'avec ces deux mots magiques, on a égorgé en France tout ce qu'on a voulu.

Ils croyent *bêtement* tout ce qui est contenu dans les gazettes, qui, pour la plupart, ne sont que les échos des papiers français. Ils ignorent que dans le sein *de la grande nation*, un gazetier qui insère un mot équivoque, contre un homme puissant, est envoyé sur-le-champ à la Guyanne française.

Les gouvernemens ont eu un tort très-grave, c'est celui de n'avoir pas mis sans cesse, sous les yeux des peuples, les innombrables horreurs enfantées par la révolution. Bien loin de là, à peine est-il permis, dans l'étranger, d'analyser les crimes de Marat et de Robespierre ; il semble qu'en parlant de ces deux monstres, on manque au respectable Gouvernement français, et aux fondateurs de *la liberté et l'égalité*. Qu'une victime des atrocités révolutionnaires en fasse la description dans un endroit public, on lui impose silence, en lui prouvant qu'en se compromettant lui-même, il compromet le pays.

Voilà le signe certain du futur asservissement du monde.

Tous les écrivains étrangers, au lieu de s'envelopper d'une lâche et pusillanime circonspection, devroient au contraire montrer à leurs concitoyens, le tiers de l'Europe ravagé et ensanglanté par les révolutionnaires.

Depuis très-longtems, les intrigues du Directoire font couler le sang humain en Turquie, où défunt Dubayet a répandu des sommes immenses.

Il avoit été chargé de la double mission de faire déclarer la Porte contre l'Autriche (en 1796), et de faire révolter quelques pachas.

Quoique Dubayet fut immoral et turbulent, et par conséquent, *l'homme de la chose*, il paroît qu'il n'a contenté ni le Directoire ni les Jacobins, et j'ai souvent entendu dire de lui, « il n'a pas fait ce qu'il devoit faire, et ce que nous en attendions ». La poissardre épouse du ministre Mangourit, m'a tenu ce propos à table d'hôte, à Vevai : je m'étois donné à monsieur et à madame pour un frère de Neuchâtel, et frère Mangourit se déboutonna devant moi.

Des gens instruits m'ont assuré que Dubayet avoit été empoisonné, ce qui ne m'étonneroit point, car Barras a plus d'un *Cheftel* à son service. (*Cheftel, médecin breton, a dirigé en 1793 l'empoisonnement du marquis de la Rouërie, et le massacre de tous ses parens, il avoit été envoyé à Fougères, en Bretagne, par Danton*).

Le Directoire vient de rappéler de Constantinople le secrétaire de légation Carrat St-Cyr, et n'a point nommé à l'ambassade ; tout porte donc à croire à une prochaine rupture entre l'Empire ottoman et la République française.

Je présume que le fameux Kosciusko que le Directoire fait promener depuis un an et qui vient d'arriver incognito de Perpignan pour se rendre à Paris, est destiné à de grands événemens.

Il n'est pas difficile de juger l'utilité dont il peut être au Directoire, pour le renversement de la maison d'Autriche.

Pauvres rentiers français, malheureux créanciers de l'état, ne soyez point étonnés si votre Gouvernement, malgré les richesses qu'il vole partout vous a fait deux ou trois banqueroutes aussi insolentes que frauduleuses. Au lieu de vous payer vos rentes, on a fait passer à Kosciusko plus de vingt millions, pour alimenter les révoltés polonais ; en tems et lieux on nommera *les banquiers qui expédioient par Hambourg et Lubeck*, et on expliquera les ruses au moyen desquelles les tonneaux d'argent arrivoient à leur destination.

Tournons maintenant nos regards sur l'Irlande et nous verrons encore couler le sang humain.

Le Gouvernement français a dépensé plus de cent millions pour perdre l'Irlande, et ses émissaires jacobins étoient pris parmi certains Irlandais

élevés jadis en France sous la protection des rois.

L'ambitieux général *Hoche*, a fait des efforts surnaturels pour pousser les Irlandais à la révolte, et le résultat de sa descente a été la perte de plusieurs vaisseaux et une dépense dont les frais retombent sur la malheureuse nation française.

Le Directoire, qui se mocque de cette nation, a peu de tems après fait faire une nouvelle descente par 1400 galériens commandés par un colonel-*Tâte*.

La correspondance de ce misérable avec le général Hoche est un monument de la perfidie de ce dernier, qu'on se plaît à peindre comme un grand homme. Le Jacobin *Rouxelin* qui vient d'écrire l'histoire *du défunt héros*, a eu la gaucherie d'y insérer des lettres qui prouveront aux plus fameux partisans de Hoche, qu'il fut l'homme le plus vain, le plus ambitieux, mais surtout le plus faux de la révolution. C'est de sa propre main que Hoche a signé sa condamnation, comme on le verra dans son histoire que j'écrirai.

Au reste, les amis, les ennemis et les historiens du général Hoche s'accordent à dire qu'il a été empoisonné. La vérité est que son ambition et ses moyens révolutionnaires inquiétoient beaucoup le Gouvernement.

En Piémont, le général Brune, l'ambassadeur Trouvé, et tous les agens de la République, mul-

tiplient les artifices, *pour exciter les peuples à s'entre-égorger*. Le résultat de leurs combinaisons sanguinaires, a été l'occupation de la citadelle et des portes de Turin, par les troupes françaises : maintenant le brigand Brune publie des proclamations dans lesquelles en jouant le rôle de négociateur, il avilit et dépouille l'infortuné roi de Sardaigne, dont le directoire ne fait pas républicaniser les états, pour tromper le roi de Prusse et autres souverains qu'il a intérêt de ménager, *jusqu'à nouvel ordre*.

Malgré les traités de paix et *les lettres amicales de Buonaparte* au Souverain Pontife, nous avons vu le révolutionnement de la République romaine. En vain le Pape avoit payé *une quantité de millions*; tous les sacrifices imaginables ne l'ont pas préservé du sort qui menace le monde entier. Le Gouvernement français ainsi que ses agens, se sont conduits envers le Pape, comme des filoux qui commencent à accrocher dans les poches, et finissent par voler sur les grands chemins.

Le sang à coulé à Rome et dans ses environs : maintenant les généraux français organisent la République, lèvent des troupes, mettent tous les hommes en réquisition, pour aller bientôt faire la même chose à Naples.

Le général St. Cyr a eu l'impudence d'écrire au grand duc de Toscane, qu'il eut à faire sortir le

Pape de ses états, parce que dit-il, le Pape à occasionné les troubles d'Italie et surtout du Pérousin. Le malheureux et respectable vieillard se meurt.

Pour guérir les peuples de la manie des révolutions, il faudroit leur répéter sans cesse, que partout où les Français vont, le sang coule et l'argent s'en va.

Il faudroit leur démontrer que les Jacobins vaudois et bernois qui ont appelé la grande nation chez eux, sont maintenant avilis, repentans et ruinés : que dans les petits cantons, les Français ont pillé, brûlé et jonché la terre de cadavres. Que les agens et généraux français en Suisse, sont gorgés de vols et teints du sang innocent, et qu'on ne doit considérer leurs soldats que comme des oiseaux de proie qui vont s'engraisser de chaire humaine : il faudroit prouver aux idiots qui croyent aux intentions pacifiques du Directoire, que des souverains qui dépensent mille fois plus qu'ils ne possèdent réellement, ne sont pas gens à licencier leurs armées, pour gouverner tranquillement leurs sujets et faire fleurir la paix et l'abondance dans leurs états. Cette occupation qui rapproche un prince de la divinité est trop au-dessous des grandes ames de *nos directeurs exécuteurs.*

Il est bien plus noble de ravager la terre et d'aller mettre le feu aux quatre coins du monde. La

succession d'un roi de France est un atôme pour le joueur Barras et l'avocat merlin. Il faut à ces bons patriotes des monceaux de sceptres et de couronnes pour allumer leur feu pendant l'hiver. Aussi est-ce pour cela qu'ils extravasent *la grande nation* dans tous les états et veulent donner au monde entier la forme d'une seule et même République.

Dans l'ancien Gouvernement on amassoit dans le tems de paix pour le tems de guerre, mais les modernes souverains envahissent tout, pillent tout et tirent des lettres de change sur la postérité. Si pour régénérer un état, il suffit de décréter des fonds, *à tous venans beau jeu*, s'il ne faut què contracter des dettes impayables, certes, le Directoire s'y prend *très-bien*.

Je ne vois de comparable à ses procédés en finance, que les *agrémens* de la fièvre putride, *l'utilité* de la folie, la *moralité* de Barras, la *prestance* de son collègue le *Bossu*, l'apologie de Néron, etc.

Lorsque les agens du cabinet de Paris auront tout disposé pour républicaniser le Palatinat, le Margraviat de Baden, le Wurtemberg et la Bavière; lorsque les peuples de ces heureuses contrées seront abandonnés aux crises violentes d'une révolution, *les trois Jacobins* de Rastadt sentent bien que l'Empereur et le roi de Prusse demanderont des explications, aussi tout est-il préparé pour leur en donner dans tous les genres.

S'ils voyent que l'Empereur, la Prusse et la Russie, arment sérieusement, c'est alors qu'ils feront des prodiges d'adresse.

L'ours Bonnier fera entendre aux ministres de l'Empereur, « que le Directoire qui soupire sincèrement après la paix, est prêt à faire les plus grands sacrifices pour l'obtenir.

On parlera de céder une partie de la Cisalpine à la maison d'Autriche, on ira même s'il le faut, jusqu'à offrir (en perspective) la République romaine. Au reste, qu'importe au Gouvernement français de céder momentanément l'Italie; ce beau pays est ruiné pour un siècle.

On caressera les plénipotentiaires prussiens en offrant de gros dédommagemens pour le pays, que leur souverain a abandonné sur la rive gauche du Rhin, on parlera à voix basse de la possibilité de réunir Hambourg à la couronne de Prusse..... etc., etc. pendant ce tems-là les faiseurs de révolution, quitteront le pays qu'ils auront complettement insurgé et se porteront en haute et basse Saxe, ainsi que dans les états héréditaires. Les *Compères* de Rastadt auront gagné quelques semaines ou quelques mois et c'est tout ce que veut le Directoire.

Le refrein favori de ce sanglant Directoire sera toujours, « *tuons, tuons, pillons, aggrandissons-nous, mais surtout faisons la guerre* ». Plus nous

ferons périr de Français par le canon ou par les supplices, moins il restera de témoins de notre usurpation. Nos succès nous mettront bientôt à l'abri de tout reproche, et le stupide vulgaire de tous les pays, finira par nous croire, *tout au moins des demi-dieux.*

Au moment où j'écris il reste bien peu de moyen d'humilier l'orgueil des despotes français. On n'en sauroit trouver que dans leurs querelles intérieures.

Aujourd'hui, Barras l'ame du parti qui veut toujours conquérir et le meneur très-principal de toutes les grandes intrigues, montre beaucoup plus d'inquiétude qu'à l'ordinaire. Il vient d'avoir une longue conférence avec son ami Brune venu tout exprès de Milan.

Barras sent bien qu'il a beaucoup pris sur lui en révolutionnant la Suisse et sacrifiant continuellement des soldats. Il va monter et exécuter quelque grand coup pour raccommoder la machine. Il n'est point aimé de ses collègues et voit qu'il est placé *entre le succès et l'échafaud.*

Le directeur Rewbell est plus malade de rage et de jalousie que de la pierre. Rewbell, né violent et dominateur voit, avec désespoir que Barras a partout la haute main. En effet, d'une part il dispose de presque tous les généraux, dont plusieurs ont été ses amis et ses complices, lors de son pro-

consulat à Toulon, tels que Brune, Carteau, la Poype, &c. Victor son ancien jokey; le héros d'Italie sa créature, devenu l'époux de sa concubine Beauharnais, &c. D'un autre côté, les directeurs subalternes de la République, c'est-à-dire, les Jacobins chargés d'organiser les mouvemens populaires, *quand Barras en veut*, reçoivent directement de lui des ordres et des instructions.

Le directeur Réveillère-Lépaux est souverain de la théophilantropie et le sot philosophe, ne s'occupe guère que de cela, son district est l'extermination du catholicisme, la poursuite et la désolation des prêtres, leur fusillade et leur déportation.

Le roi Threillard a les yeux sur le congrès de Rastadt, et de concert avec Rewbell en dirige les intrigues souterraines. Merlin soigne et organise les tribunaux à sa manière, se mêle de loix et de législation, ronge son frein, et regarde Barras comme un polisson et un coupe-jarret. Barras, accoutumé depuis longtems à l'effronterie, (vertu qu'il déployoit jadis pour subsister sur le pavé de Paris) dédaigne ses confrères et correspond activement avec ses généraux. Buonaparte et Brune sont les chevilles ouvrières de tout ce qu'il entreprend et il a partout des agens secrets qui surveillent les agens publics avoués par le Gouvernement.

Barras fait, (pour la forme) part à ses collè-

gues de ce que font ou feront les armées, mais il existe entre lui et ses affidés *des arrières secrets*, toujours bien gardés, car ils sont les bases des crimes de ceux qui en sont dépositaires, et cela suffit pour renforcer leur discrétion.

Il est très-vrai qu'au directoire il y a réellement deux pouvoirs distincts, c'est-à-dire, celui de Barras et celui de ses collègues. Il est encore très-vrai que la personne de Barras est inviolable, parce que les directeurs exécutifs étant liés par d'innombrables forfaits, se trouvent dans l'impossibilité de se dénoncer juridiquement.

Quand ils auront dispute entr'eux, les plus forts feront déporter les autres à la Guyanne. Je pense fermement qu'en pareil cas, Barras sera toujours l'ordonnateur.

Ce vil brigand est, par le fait, maître absolu de la France, et l'apathie des Français les rend bien dignes d'un tel maître.

O mes compatriotes! Les scélérats qui vous ont asservis, vous appellent par ironie *la grande nation*; mais tous ceux d'entre vous qui ont de la conscience, rejettent ce titre pompeux, pour y substituer celui de *malheureuse nation*.

Vos tyrans se sont livrés à des crimes qui prouvent à quel degré de dépravation parvient le despotisme, lorsque la lâcheté, la corruption et la complicité lui ont accordé tout pouvoir.

Quel est celui d'entre vous qui osera nommer sans frémir les fondateurs de votre république?

Marat, Collot, Billaud, Robespierre, Tallien deux septembre, tribunal révolutionnaire, guillotine, &c. Tels sont les élémens dont sont composés votre bonheur et votre liberté.

Est-ce au nom *d'une grande nation*, que pendant dix-huit mois, Robespierre envoyoit, par soixantaines, vos parens et amis à l'échafaud, et cela avec plus d'indifférence qu'on n'envoye des veaux à la boucherie!

Une grande nation devoit-elle souffrir qu'un Carrier, procureur auvergnac, fit noyer à Nantes 20,000 Français de tout sexe? Devoit-elle voir avec indifférence, les laquais de Robespierre brûler, dans la Vendée, 30 villes et 1800 villages, après en avoir massacré la population.

Tous les habitans, hommes, femmes, jeunes, vieux, grands et petits, et jusqu'aux bestiaux furent mis à mort par les ordres de Richard *le jacobin*, Choudieu *le brûleur*, Tallien *le septembriseur*, Francastel *le noyeur d'Angers*, Bellegarde *l'escroc*, Merlin-*Mayence*, Fayaud *délire* et autres bandits conventionnels qui s'appeloient les représentans de la *grande nation*.

Ce beau pays, jadis si peuplé, si fertile, a été moissonné par la flamme et le fer, et n'offrira, pendant

pendant plus d'un siècle, qu'une affreuse solitude couverte de cendres et d'ossemens.

Voilà l'ouvrage des représentans et généraux *de la grande nation.*

Sans doute l'histrion *Collot-d'Herbois* représentoit dignement la *grande nation*, lorsqu'il partageoit son tems entre des foudroyades de deux cents Lyonnais et la démolition révolutionnaire de leurs maisons.

Quand Barras et Fréron faisoient fusiller 1200 bourgeois de Toulon, lorsqu'ils voloient leurs dépouilles sanglantes, Barras et Fréron agissoient encore au nom de la *grande nation.*

Que penser des citoyens d'une *grande nation* qui voyoient aller au supplice, avec une égale indifférence, et les hommes qu'ils traitoient d'aristocrates, et les fondateurs de la république ?

Tous les faux dieux de la *grande nation* ne se sont-ils pas toujours dévorés entr'eux ?

Les membres du gouvernement actuel n'ont-ils pas été jadis les plus chauds amis et les flagorneurs de Robespierre ?

Par qui Barras, Merlin et Rewbell étoient ils envoyés en mission ? Par Robespierre. N'avez-vous pas vu ces proconsuls se jouer audacieusement de la vie et de l'existence de tous les citoyens français ?

Le sang que ces coquins versoient à grands flots,

ne devoit-il pas vous prescrire de verser le leur? Comment une *grande nation* a-t-elle tremblé devant des gredins plus lâches encore qu'ils n'étoient cruels?

Tout bon français n'apperçoit, dans cette longue liste de *mangeurs d'homme*, qu'une bande de scélérats, de tyrans, d'intrigans, de rebelles, d'êtres nuls, jaloux, ennemis des talens, persécuteurs, avides et dissipateurs. Et voilà les hommes qui se donnent pour les défenseurs de la liberté! Voilà les monstres qui parlent sans cesse de *soulager le peuple*, prétexte ſpécieux et menteur qui a conduit cinq *pleutres* à une souveraineté qu'ils se partagent et dont ils usent et abusent pour piller, guerroyer, dévorer, et régner sous la dénomination bâtarde de *directeurs exécutifs!*

C'est en volant l'univers entier qu'ils vous écrasent d'impôts. Vous payez pour sortir de vos villes; vous payez sur les grands chemins; vous payez pour aller prier Dieu; votre prêtre paye aussi, quoiqu'il ait soumis sa conscience aux Jacobins; vous payez pour la naissance de vos enfans; à coté de l'arbre de la liberté vous voyez le poteau du péage dit *national;* bientôt sans doute on payera chez vous jusqu'à l'eau.

Mercier, un de vos charlatans, a dit quelque part: « Que les Empereurs qui avoient établi l'impôt *pro haustu aeris*, faisoient bien de le per-

cevoir ; puisqu'on avoit la complaisance de le leur payer.

Il est un terme ou l'esclavage est plus méprisable que le despote, malheureusement la *grande nation en est là.*

Je ne pousserai pas plus loin des détails qui sont aussi désolans qu'humilians, et je terminerai en disant à mes concitoyens, qu'ils deviendront une *grande et sage nation* lorsque, d'un consentement unanime, ils se débarrasseront de leurs cinq tyrans. Celui qui leur tient ce langage a prêché d'exemple autant qu'il l'a pu et se glorifie d'avoir souffert mille maux par amour pour sa patrie.

AUGUSTE DANICAN.

NOTA.

Dans ce mémoire très-long, j'ai insisté fortement sur les dangers que courent le roi de Prusse et l'Empereur, et je crois avoir fait toucher du doigt la vérité.

J'ai démontré que la perte de l'Allemagne est prochaine, pour ne pas dire inévitable.

Si l'on me demande quel remède on peut appliquer à tant de maux, je répondrai que le plan qui peut sauver l'Empire, est si simple, qu'il s'écriroit sur une carte à jouer.

J'ai oublié de parler du ministre des relations extérieures de la République française ; mais en nommant l'évêque d'Autun, *Talleyrand Périgord*, j'ai déjà dit beaucoup, en peu de mots.

Depuis 1792, ce renégat a espioné en Italie, à Hambourg, en Angleterre, aux États-Unis, et a passé pour émigré, jusqu'au moment de sa rentrée en France. Il a le cœur aussi tortueux que les jambes, et par conséquent, étoit bien digne de devenir ministre de *Barras*. Dans ce qui concerne la Suisse, j'ai également oublié de dire que le Jacobin *Albitte*, de Dieppe, chassé de la convention, et proscrit comme terroriste, en 1795, a été envoyé à Bâle par le Directoire, pour y travailler aux *coups secrets*, et aux brûlemens des châteaux. Albitte se concertoit avec *Sergent-Sep-*

tembre, qui, pour cacher son jeu, travailloit chez le graveur *Méchel.*

Tous les étrangers, admirateurs du plus grand capitaine de ce siècle, doivent aussi savoir, qu'en 1795, *Buonaparte* a été destitué, désarmé et incarcéré comme terroriste et Jacobin. C'est le député Beffroi qui lui rendit cette justice : il est donc démontré que le héros est Jacobin, comme il est clair que sans Jacobin, il n'y auroit pas de République française.

NOTICE

De livres à l'usage des Honnêtes gens, qui se trouvent chez Messieurs DISCRET, CONFIANCE *et Compagnie.*

EXAMEN impartial de la vie privée et publique de Louis XVI, Roi de France. 1 vol. *in*-8°. enrichi de 3 gravures.

Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple pendant la captivité de Louis XVI, Roi de France, par M. *Cléry*, valet-de-chambre du Roi, 1 vol. *in*-8°. fig.

Les Brigands démasqués. Par le général *Danican*. 1 vol. *in*-8°. avec fig.

Le Fléau des Tyrans et des Septembriseurs. Par *le même*. 1 vol. *in*-8°. avec fig.

Camille Jordan, sur la Journée du 18 fructidor. 1 vol. *in*-8°.

Appel à la Nation française. Par *Roland-Gaspard Lemerer*. Broch. *in*-8°.

Imbert-Colommès, à ses Commettans, sur la Journée du 18 fructidor. Broc. *in*-8°.

Le 18 Fructidor, ou L'aniversaire des Fêtes directoriales. Broch. *in*-8°. avec fig.

Deux Mots au Directoire français. Par L... C... Broc. *in*-8°.

Richer-Serisy, au Directoire. Broc. *in*-8°.

Journal Britannique. Par *Mallet - du - Pan*. depuis le premier N°. jusqu'au N° XX. et ainsi de suite.

dans les contributions qu'ils étoient autorisés de lever, soit en vivres, soit en fourrages et les ont fait distribuer exactement ;

A ces mêmes officiers qui n'ont point été de connivence avec les entrepreneurs, fournisseurs, districts, municipalités, départemens, pour exagérer les différentes fournitures faites par ces autorités, ou porter, dans leurs procès-verbaux, comme avariés, des objets de première nécessité, en état de servir et dont manquoit le militaire.

Palais ci-devant Royal,
fonds qui offroit *pour r*
rasoirs ébrèchés, un m
barbe, trois chaises sar
cruche égueulée, beauc
à rats, un châlit plus q
deux verres à eau-de-vie
la moitié des trois tiers c
six sols ; et pour *pratiqu*
têtes à perruques, dont le
trouvoit coîffé au plus
semaine...... Ce que
bonheur !......

n château magnifique,
nces et dépendances. A
ssession, les fêtes y du-
irs : le premier, il y eut
nt cinquante couverts,
ersonnes de distinction
rent invitées, les mem-
:ement, du district et
alité : on y porta des
ire, aux ministres de la
inances, &c. &c. Un
emanda un toast pour
qui fut adopté à l'una-
M. B.... prit la parole
mande la priorité pour
orités constituées, qui
ux que les femmes, et
euses pour nous ». Il
n de dire que les *brou-*
mblée couvrirent la de-
ninence de M. B....
eu à son épouse de lui
dire

Arts et Métiers, et une Suite de la passion, d'après *Stradan.*

Soixante-six Animaux, dont le plus féroce est représenté sous la figure d'un usurier, par *D. Fialetti, Bamboche, &c. &c.*

Vues de Hollande, par *Lafargue* et *autres*, en 47 pièces.

Quarante-un Almanachs, servant à l'histoire de France et des autres états de l'Europe.

Un Porte-feuille, contenant 294 pièces, et deux suites d'estampes pour servir à l'histoire des modes et du costume de France dans le dix-huitième siècle, par *Trouvain, Bonnart, Lingée, Malœuvre, &c.*

Etat de l'église en France, en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, en Espagne, en Portugal, &c.

Mariages, Divorces, Ambassadeurs, Fêtes, Cavalcades, Siéges, Batailles ;